

Jeunes Saisons de Emmanuel Roblès

1

Jeunes Saisons de Emmanuel Roblès.

Ce livre numéroté m'a été offert en 2004 par mon Grand Ami Guy Montaner.

Ce témoignage d'amitié, qui est toujours d'actualité, m'a fait énormément plaisir car à travers ce livre d'Emmanuel Roblès j'y retrouve entièrement mes racines. Ces récits sont des copier-coller de mon enfance au quartier Saint-Pierre à Oran où je suis né en 1937 rue de Bitche proche de la rue Bruat où est natif Roblès.,

J'y retrouve les mêmes lieux, les mêmes personnages, les mêmes métiers, les mêmes jeux, les mêmes ambiances et les mêmes musiques, les mêmes odeurs, de ce que j'ai vécu à 30 ans de distance bien sûr, Roblès étant né en 1914.

Jeunes Saisons de Emmanuel Roblès

2

Mes souvenirs sont toujours présents comme si c'était hier, je revois mon enfance turbulente où je passais toutes mes journées dans le triangle Montanica (future cité Perret où on dévalait les pentes sur un catcharro), Cressonnière (futur tunnel front de mer avec sa source et sa terre glaise pour faire des billes et autres) et Place Hoche (terrain Sénéclauze avec les fûts), à jouer et à me bagarrer, en rentrant le soir au bar Saint-Pierre, que tenait mes grands-parents, tout sale avec souvent les vêtements en lambeaux.

Après une Maternelle aux Dames Africaines, rue Béranger, pendant la guerre où j'ai le souvenir de Mademoiselle Solange et du quart de lait servi pendant la récréation, j'ai fréquenté le Collège Notre-Dame de France, rue Inkermann, de la 12^e à la 3^e, bon élève quoique dissipé avec des 1^{er} prix en mathématiques, sciences, dessin, et même des accessits en latin, espagnol, orthographe, rédaction, dont je possède les diplômes de 5^e et 4^e que ma Maman avait conservé. Ce fut le cas inverse ensuite au Collège Ardaillon où j'étais devenu un cancre, peut-être le dernier de la classe.

Jeunes Saisons de Emmanuel Roblès

3

Je me souviens avoir rencontré Emmanuel Roblès, en 1953-54, à la Maison des Jeunes de la rue d'Assas au Plateau Saint-Michel où il nous avait raconté qu'il était de retour des États-Unis et que son avion avait été pris dans l'œil d'un cyclone.

À Ardaillon, où Emmanuel Roblès avait été élève, mon condisciple de seconde moderne (que j'ai suivi d'une seconde commerciale comptable puis entreprise Chauffour-Dumez à la cité Lescure comme géomètre-traceur) Graziani Gérard avait croqué son portrait pour la revue du collège.

Je me souviens également d'un passage, dans un autre livre, où Roblès parlait de sa découverte de la neige à l'âge de 16 ans, ce qui fut mon cas en janvier 1954 devant le collège Ardaillon où il était tombé une mince couche qui n'avait pas tenu très longtemps et où ce même jour mémorable de janvier, avec 3 autres camarades, dans un cours de français avec Mr Blin,

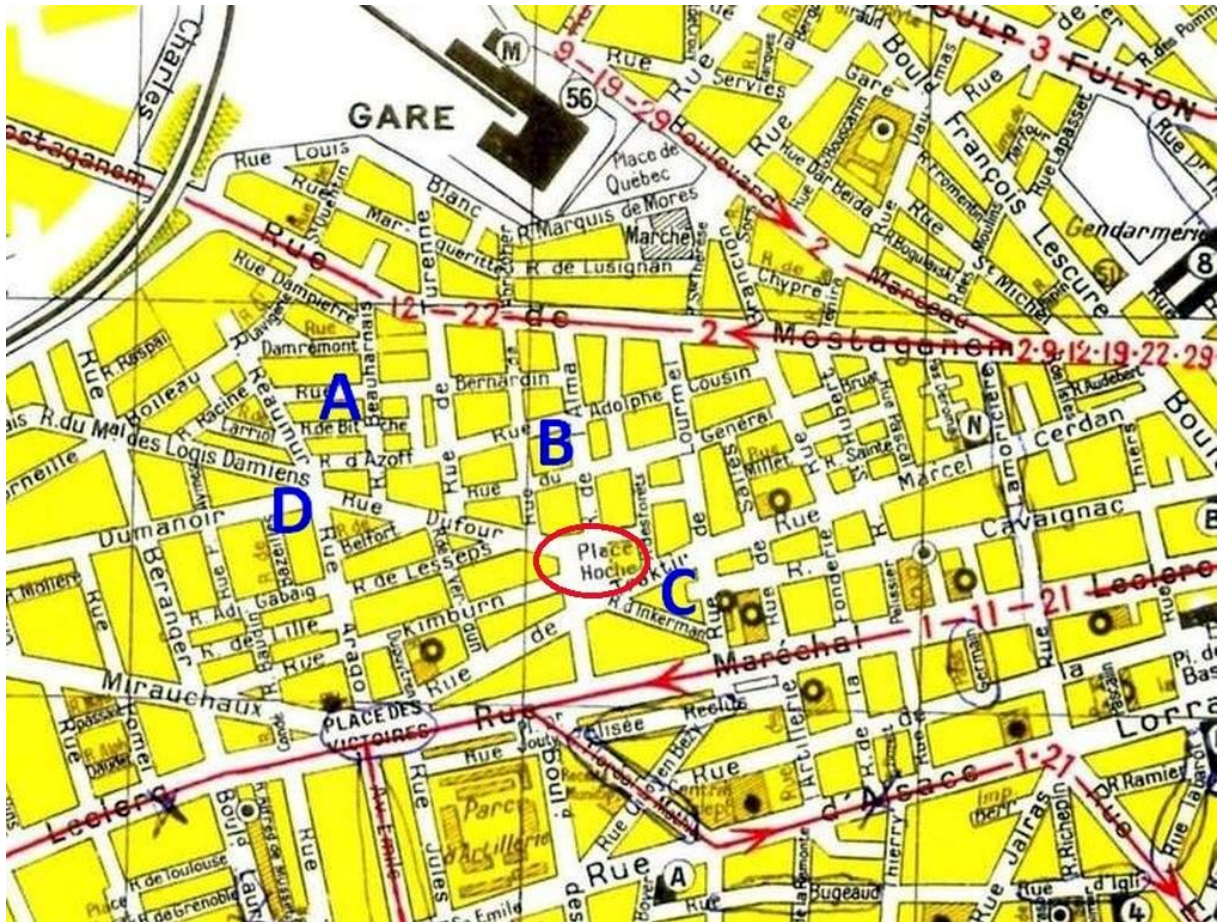
Jeunes Saisons de Emmanuel Roblès

4

dans le fond de la classe, nous avions mis le feu à un pot d'essence oublié, sûrement par un peintre, pour soi-disant se réchauffer, alors que les classes n'étaient pas chauffées à l'époque ni même la plupart des appartements, et qu'il neigeait dehors, j'ai frôlé l'exclusion définitive évitée de justesse par Graziani qui s'est dénoncé et mis à la porte pour une semaine, lui qui avait un palmarès vierge alors que nous autres, Ros, Piétri et moi, avions 3 conseils de disciplines consécutifs chacun, octobre, novembre et décembre 53. Comme il avait neigé en 1935, j'en avais déduit que la neige tombait à Oran tous les 15 ou 20 ans.

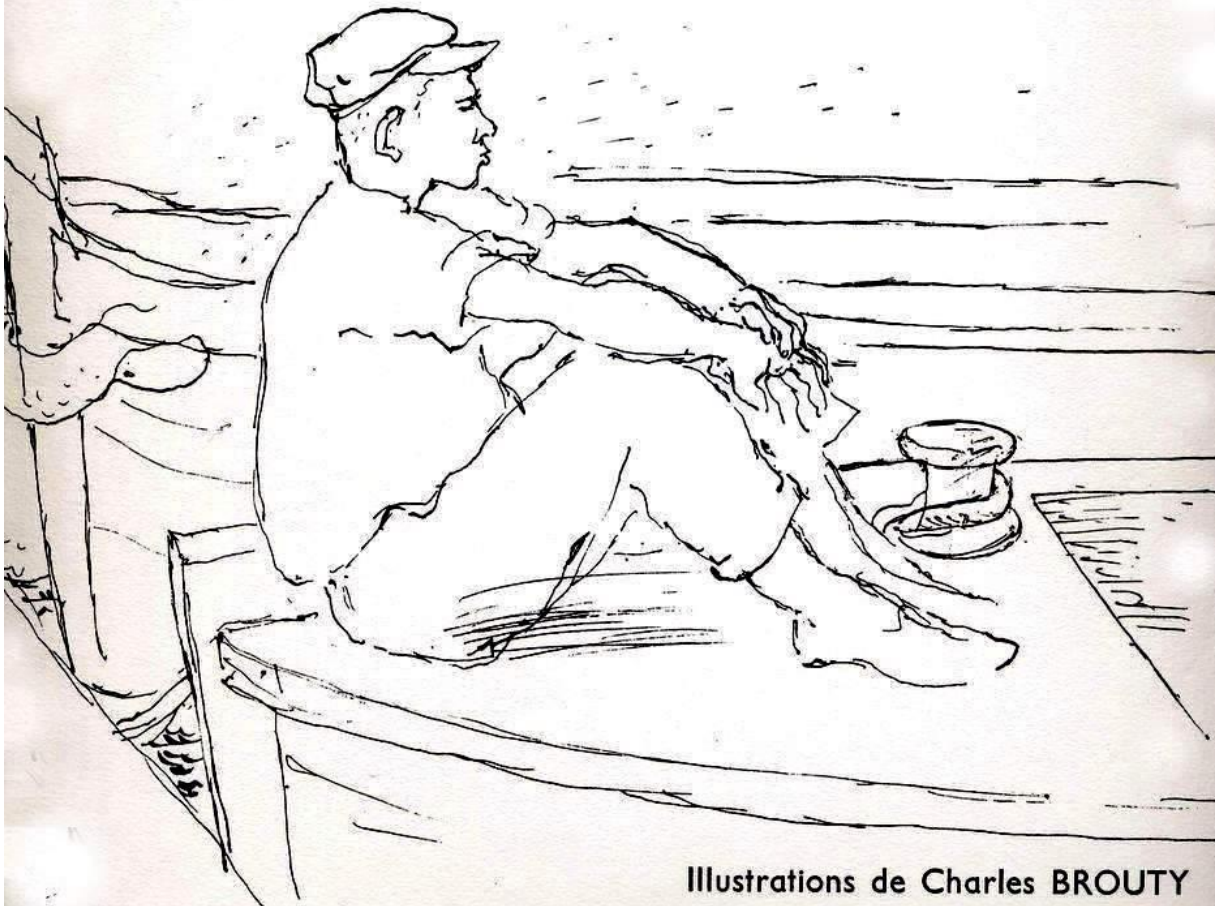
Un Grand Merci à Guy Montaner.

Georges Viéville qui peut vous parler en latin.



Emmanuel ROBLÈS

Jeunes Saisons



Illustrations de Charles BROUTY

"Jeunes Saisons"

a été strictement limité à mille cinq cent trente exemplaires dont trente exemplaires sous étui, sur papier de Rives, numérotés de 1 à XXX comportant un dessin original et une suite d'épreuves d'états des lithographies et mille cinq cents exemplaires sur papier Cellunaf numérotés de 1 à 1 500, le tout constituant l'édition originale. Dix exemplaires sur papier de Rives, marqués H.C., ont été réservés à l'auteur, l'illustrateur et l'éditeur.

Exemplaire N° 723

A Georges VIEVILLE, avec tous
Mes remerciements pour les heures
passées devant son ordinateur pour
sauvegarder la mémoire de notre
vieil oratoire, de cet oratoire si
cher à nos cœurs !

Amicalement

GUY MONTANER



Février 2004

La même joie, toujours neuve et légère, bondit en moi chaque fois que je retourne à Oran, chaque fois que mon regard, du plus loin, distingue enfin la crête de Santa-Cruz et son vieux fort espagnol, roux et trapu comme un lion couché.

Mais les souvenirs jaillissent surtout de chaque pierre de ce quartier sans caractère où mon enfance s'est écoulée. Il se trouve pressé entre la gare de style mauresque et la falaise qui domine le port, sur une pente assez raide qui autrefois gênait les charretiers. Voici la rue Bruat où je suis né, et la rue de Lourmel que ravinaient les pluies. Et voici la Place Hoche, « La Plazoche », comme nous l'appelions, avec le buste en bronze du général et sa tête verdâtre de pestiféré. Le général paraissait surtout complètement abruti par le tintamarre des tonneliers, dans les caves Sénécلاuze, toutes proches. Nous jouions à parcourir la rue en sautant de futaille en futaille, celles-ci rangées le long des murs.

Des figures familières nous entouraient alors qui ont disparu aujourd'hui. Où sont donc les deux guitaristes aveugles qui « répétaient » en face de



ma maison ? Je me souviens de leur visage osseux, de leurs orbites desséchées, de leur expression sévère et triste tandis qu'ils tiraient de leurs instruments des airs joyeux.

De ma terrasse souvent, je les écoutais. Une grande partie de mon enfance s'est déroulée ainsi, au chant aigre-doux des guitares qui résonnaient tout l'après-midi car, le matin, les deux compagnons faisaient la tournée des quartiers populaires et, le soir, celle des grands cafés.

Parfois ils jouaient des airs « flamencos » pour eux-mêmes, pour le plaisir, en s'encourageant mutuellement par des exclamations. Alors, seulement, ils souriaient ou plutôt, quelque chose qui ressemblait à un sourire attendrissait le pli sévère de leurs lèvres noircies par le tabac.

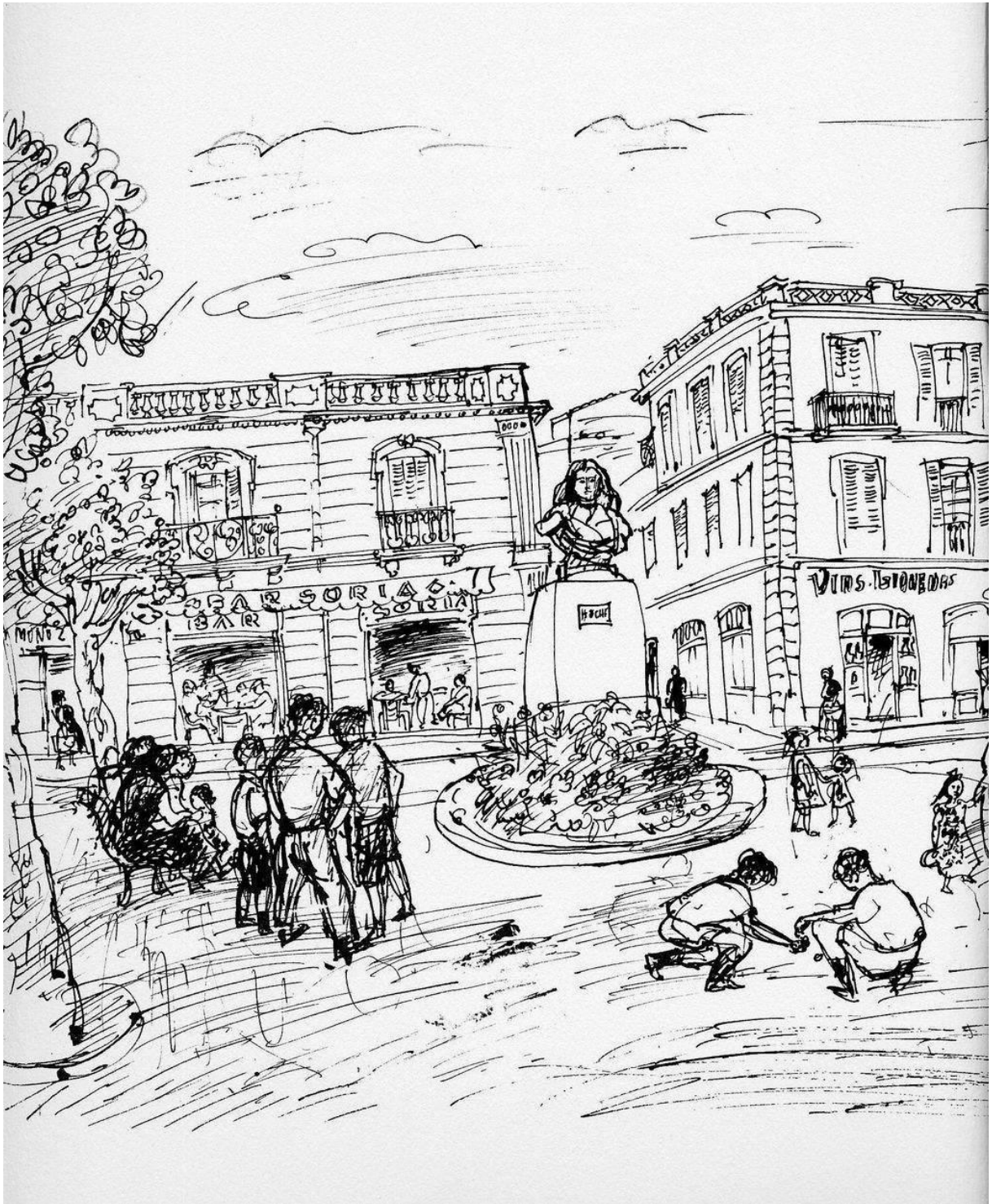
Ces deux guitaristes contribuaient à donner à nos rues une atmosphère andalouse qu'elles ont perdue aujourd'hui et qui subsiste pourtant dans certains coins du quartier de la Marine, autour de la Place de la Perle, près de la cathédrale Saint-Louis.

Je me souviens d'une marchande d'herbes, une vieille femme qui nous vendait pour un sou cinq ou six feuilles de mûrier destinées à nos vers à soie. Elle s'appelait Doña Maria et l'on ne voyait d'elle, dans la pénombre de sa boutique, qu'une tête ridée et sèche de tortue. Cette boutique était aussi son logement, meublée d'un énorme lit et d'une armoire toute noire et haute comme un monument funéraire. Pendus au mur, des sachets de camomille, de salsepareille, de verveine, de queues de cerises exhalaient

une odeur r che et un peu suffocante. De nombreuses images pieuses, violemment colorées, couvraient les intervalles. Tous ces personnages graves qui montraient leurs plaies vives ou leur cœur enflammé m'impressionnaient beaucoup. Dans un coin, une veilleuse brûlait mélancoliquement et donnait à la pièce une apparence de sanctuaire. De Do a Maria on ne savait rien sinon qu'elle avait perdu son mari pendant la guerre de Cuba en 1898. Elle ne sortait jamais. C'était une autre vieille, toute vêtue de noir, qui venait chaque semaine la ravitailler en marchandise.

Je me souviens du boulanger qui dormait l'après-midi, assis sur une chaise, près de sa devanture, en long caleçon blanc et tricot rayé, ses gros bras à l'air, le ventre entre les cuisses écartées. Dans cette posture inconmode il faisait la sieste au soleil, les joues encore blanchies de farine, sa grosse tête chauve inclinée sur la poitrine. Jamais il ne nous vint à l'idée de lui faire quelque farce tant il nous en imposait, même endormi, désarmé.

Ah ! je veux encore rappeler d'autres silhouettes familières : les gitanes, par exemple, les gitanes qui allaient pieds nus, les yeux hardis, les cheveux luisants, en balançant leurs jupes de couleurs vives dans une démarche aisée, libre et insolente. Elles proposaient de maison en maison, des dentelles et des fleurs en papier. D'abord humbles et suppliantes elles devenaient vite agressives si on leur refusait d'acheter et les plus jeunes, en s'en allant, vous invectivaient, vous prédisaient les pires calamités, lisaient dans vos prunelles un malheur proche et s'en réjouissaient à cause de votre méchanceté, de votre ladrerie, de votre manque de cœur. Et parfois, par jeu, on les rappelait, on leur prenait pour quel-





ques sous de marchandises et elles se faisaient immédiatement toutes douces, souriaient moqueusement, félicitaient les femmes pour leur éclatante beauté même s'il s'agissait d'un laidron et les hommes de leur force même si elles avaient affaire au plus chétif. Ma mère les accueillait bien, d'abord parce qu'elle aimait les fleurs en papier qui égayaient son atelier de blanchisseuse, ensuite parce que les gitanes lui disaient invariablement qu'elle avait beaucoup souffert (« la vérité, ma fille ! ») mais que la chance allait tourner (« Que Dieu t'entende ! ») et que cette prédiction lui faisait plaisir.

L'hiver, des marchands de pâtisserie ambulants nous proposaient, aux environs de Noël, du nougat d'Espagne – « el turron » –, des dragées aux amandes et des fruits confits. Mais à l'approche de Pâques c'étaient les « mounas ». En toute saison ils offraient à la gourmandise des passants et à la voracité des mouches, meringues à goût de plâtre, « mantecaos » lourds de graisse et des gâteaux secs parfumés à l'anis et mouchetés de sucre rose.

Nous connaissions aussi les marchands de fromages qui traversaient le quartier avec, sur la tête, un panier plat où s'étaient les fromages sur un lit de feuilles de vignes. Des porteurs d'eau indigènes criaient sous les fenê-

tres « ahoua » (pour « agua ») en frappant sur leurs bidons. Les poissonniers, coiffés de la casquette des inscrits maritimes, allaient, leur panier sous le bras, un bras audacieusement tatoué le plus souvent. Ils savaient parler aux dames et faisaient les jolis cœurs, vantant les yeux de l'une et le teint de l'autre quand ils ne remerciaient pas la Vierge d'avoir accordé à cette cliente un sourire aussi ensorceleur. Les paniers de poisson étaient ornés d'algues brunes et vertes et sentaient la mer.

De loin en loin, en période de sécheresse, des marabouts arabes, en robe et turban immaculés, venaient dans nos rues recueillir des oboles en promenant un petit taureau de sacrifice aux cornes ornées de rubans. Et ces défilés, avec les étendards de soie multicolore, au son des flûtes, des tambourins et des crotales me ravissaient.

Je me souviens de Pépé le rémouleur et de l'aigre chanson de son syrinx. De Manuel el Gordo, le rétamur, qui alertait les clients en frappant une casserole sur un rythme particulier. De Batista el Tuerto qui rempaillait les chaises et raccommodait la vaisselle en utilisant des instruments ingénieux qu'il avait conçus lui-même.

De bonne heure, le matin, passait le marchand de lait avec ses chèvres. Leurs sonnailles me réveillaient... Tous ces visages, tous ces bruits, ces appels appartenaient intimement à mon univers d'enfant. Je les revois, je les entends quand je retourne dans ce coin du monde où habite encore ma mère. Ils sont vivants dans une zone privilégiée de ma mémoire et même quand je suis très loin et comme étranger à ces années englouties, un rien suffit parfois à les faire revenir, affleurer avec une puissance d'évoca-

tion qui me trouble, me rend triste, et c'est peut-être là ce qu'on appelle la nostalgie.

Fin mai, apparaissaient les marchands de glaces, des Alicantais qui traversaient la mer en une nuit, sur le pont des petits vapeurs de la S.G.T.M. pour venir vendre dans les rues d'Oran, pendant tout l'été, « la crème à la vanille-chocolat ». Ils portaient sur le dos, retenu par une large courroie, à la manière des marchands d'oublies, un grand seau cylindrique, tout nickelé. Et sur leur chapeau de paille un écriteau disait le nom de la firme : La Nueva Ibense, La Valenciana, Alhambra, Polo norte...

C'étaient de grands garçons solides, maigres, tristes et brûlés de soleil.

— Une gaufrette d'à cinq !

— Une d'à dix !

Il fallait être riche pour s'offrir chaque jour une glace mais nous savions comment gagner de l'argent. Ou bien nous nous chargions, à deux ou trois gamins, de remplir les baquets d'une voisine à la veille de couler sa lessive, ce qui nous rapportait vingt-cinq centimes, ou bien nous portions le jeudi matin le panier des ménagères, ou, encore, nous aidions le boulanger à rentrer ses fagots. Cette dernière besogne nous plaisait. Par un étroit couloir où flottait un parfum de pain frais nous allions jeter les paquets de sarment dans le bûcher. Celui-ci sentait bon la forêt de midi, une odeur de sous-bois surchauffé, d'écorce sèche. Des chats que nous avions dérangés bondissaient par-dessus les branchages et leurs yeux luisaient entre les plumets roux des aiguilles de pin. Nous nous amusions à nous faire peur :

— Un serpent là ! Mama mia !

La voix du gros boulanger nous rappelait à l'ordre :

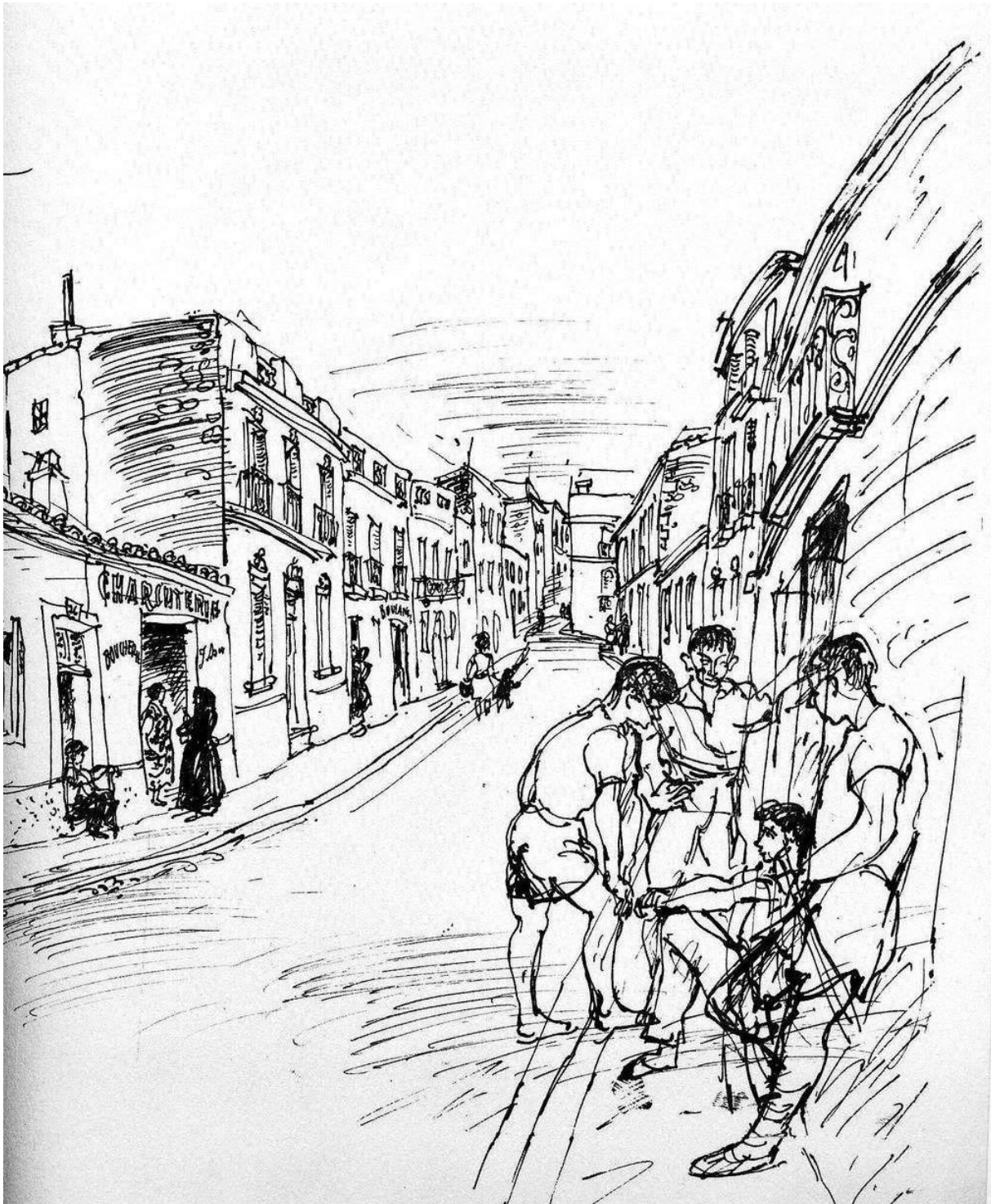
— Fils, soyez sérieux !

Et son commis, lui aussi en caleçon blanc et tricot rayé, la figure enfarinée, les sourcils et les cils poudrés, disait en riant :

— C'est que si on les laisse faire y mettent la baraque par terre !

Nous avions un souffre-douleur, ce vieux clochard, ancien légionnaire, barbu et toujours ivre que nous poursuivions en l'appelant « Anisette » jusqu'à ce qu'il se retournât contre nous, en faisant mine de nous attraper, sans se douter à quel point il aiguissait notre plaisir.

Notre ennemi mortel restait « Latigo-Moro », l'homme aux chiens. Lorsque la sinistre voiture grise de la fourrière passait avec ses cages pleines de bêtes gémissantes nous nous mettions tous en chasse pour faire le vide devant elle. L'attrapeur allait seul. Très loin suivait un agent, l'air ennuyé. Le cheval chemina, docile, s'arrêtait sur un simple claquement de langue de son maître. Ce qui nous étonnait c'était la manière dont les chiens, en général, se laissaient stupidement capturer. Dès que l'homme à tête de dogue s'avancait vers eux, le regard fixe, la démarche lente et inquiétante, ils s'aplatissaient à terre en geignant, sans songer à fuir. Il nous semblait que le vieux les fascinait. Si nous réussissions à faire échapper un chien l'attrapeur nous insultait, menaçait de nous étrangler avec son terrible nœud en fil de cuivre. Nous étions ravis, moins d'avoir sauvé la



bête (nous n'avions pas un amour exagéré des animaux) que d'avoir mis Latigo-Moro en échec et, d'une certaine manière, d'avoir protégé le faible contre le fort, ce qui constituait un des traits essentiels de notre morale comme on l'a déjà compris.

Et lorsque, par bonheur, un chien réussissait à s'enfuir, une longue acclamation l'accompagnait.

Tel était mon quartier à cette époque, ruelles montantes, maisons basses, sans un arbre pour attendrir la sécheresse des murs. Tout un petit peuple s'y pressait, d'ouvriers maçons, de fabricants d'espadrilles, de marchands ambulants qui s'exprimaient en un patois espagnol, âpre et chantant. On y parlait peu l'arabe ou le français et les premiers phonographes à pavillon faisaient surtout entendre des airs d'Andalousie.



A douze ou treize ans, je pouvais rester durant des heures enfermé seul à lire ou à rêver. Souvent je montais sur la terrasse et j'imaginai de lointains voyages face à la mer indigo et aux collines fauves de Santa-Cruz. Ces voyages, je les ai tous réalisés plus tard, avec obstination, car le monde s'offrait à moi comme un immense livre de merveilles dont par bonheur je n'ai pas encore tourné toutes les pages. J'ai visité Jérusalem et Moscou, Angkor-Vat et Rio de Janeiro, la Baie d'Along et Istamboul, New York et Kyoto, Mexico et Buenos Aires et Port-Etienne et Djibouti et Bangkok et Colombo !... Ah ! j'écris ces noms et j'entends chanter en moi le poème de mon enfance ! Que d'heures j'ai passées sur des albums de villes et des atlas ! Que de pages de Loti et des Tharaud j'ai savourées dans des éditions dépenaillées ou des choix de textes pour les écoles ! A Oran, durant ces années neuves, j'étais comme ces voiliers qui tremblent sur leur quille et semblent frémir d'impatience avant d'appareiller !

Je vivais entre ma mère, restée veuve à vingt-trois ans, et ma grand-mère qui, toute jeune, était venue d'Espagne avec son mari après dix-neuf jours de

traversée de Malaga à Oran, à bord d'un voilier qu'une tempête avait pris. Souvent elle me parlait de cette aventure comme elle me parlait de son enfance à Grenade, où elle était née. Elle évoquait alors l'Alhambra, les ruelles de son quartier, chaudes et bruyantes, les gitans chapardeurs, et connaissait de nombreuses et pittoresques histoires à leur sujet.

Je parlais espagnol avec ma grand-mère à qui je disais « vous » et appelais « madre » tandis que je parlais français avec ma mère que je tutoyais et appelais « mamica », petite mère. Celle-ci était, pour moi, davantage comme une sorte de grande sœur avec qui je me montrais volontiers insolent. Alors elle faisait appel à l'autorité de sa propre mère, autorité incontestée et véritable.

Comme ma mère travaillait toute la journée dans un atelier de blanchisserie et ne pouvait donc me surveiller, c'était ma grand-mère qui s'occupait du ménage et qui gardait un œil sur moi. Mais cet œil, elle était souvent obligée de le détourner de sa mission de vigilance, soit qu'elle se rendît à quelque visite soit qu'elle reçût à la maison une de ses vieilles amies. Parmi celles-ci figurait une grosse femme rousse qui lisait l'avenir dans les cartes. Pendant les séances j'étais prié de filer dans la rue, ce qui me comblait d'aise.

Cette femme rousse est restée dans ma mémoire surtout à cause d'un grand chagrin que lui causa son fils aîné et dont longtemps elle souffrit. En effet, un jour elle vint nous voir tout en larmes et nous montra un prospectus écrit en anglais et en espagnol. On y apprenait que Diégo Padilla était l'homme à l'estomac d'acier et l'on y énumérait la liste des objets et des bêtes qu'il pouvait avaler au cours



d'une seule représentation. Étaient cités des clous, des grenouilles, des araignées, avec leurs dessins en auréole autour de la tête souriante de « l'artiste ».

Ancien palefrenier, Diégo avait échoué dans un cirque qui parcourait les trois Amériques. Il semblait heureux de son sort et fier de ses succès. Lorsque sa mère lui envoya une lettre de reproche au sujet de ses exhibitions, il cessa de lui écrire et jamais plus elle n'entendit parler de lui.

Un de ces jours où je restais livré à moi-même je filai avec quelques camarades à la Pointe-Blanche et me blessai à la tête en plongeant sous une barque.

Comme à table, le soir, je gardai mon béret sur la tête, ma grand-mère m'ordonna de me découvrir. Je prétextai que j'avais froid au crâne à cause de cette habitude qu'on avait dans toutes les familles de faire tondre les enfants par le coiffeur « à la zouave », en ne laissant qu'une mince frange sur le front. Froid ou pas froid, il était impoli de rester couvert pendant le repas et ma grand-mère avait tout un code de politesse auquel elle tenait énergiquement. Elle arracha mon béret d'un geste vif et l'on vit alors

mon entaille entre quelques petits caillots de sang. Il y eut d'abord des cris puis ma mère pleura, dit que je la ferais mourir tandis que ma grand-mère, gonflée de colère, s'armait d'un balai. C'était là son recours préféré dans les circonstances exceptionnelles mais ma tactique consistait à me jeter sous le lit, sûr refuge, en roulant sur moi-même d'un coin à l'autre pour éviter les attaques. Je ne sortais de là qu'après un pacte honorable qui ménageait le prestige des deux partis mais me laissait couvert à la fois de poussière et de malédictions. Il était clair que je paierais très cher un jour ou l'autre tout le mauvais sang que je faisais faire à ma famille et qu'à fréquenter des voyous je finirais comme le fils Padilla, ou comme « Anisette » le clochard !

A la suite de cette alerte il fut convenu qu'on m'inscrirait au patronage Sainte-Jeanne-d'Arc, dirigé par l'abbé Podesta, ami d'enfance d'un de mes oncles et que j'y serais rigoureusement surveillé. Mais l'abbé était surchargé de besogne et il m'était facile de fuir pour rejoindre mes amis. Ce patronage n'était pas déplaisant, je m'empresse de le dire. On y organisait des jeux collectifs, on y prêtait des bouts de terrain pour les garçons qui s'intéressaient au jardinage et qui pouvaient y cultiver pour leur compte ce que bon leur semblait. On pouvait emprunter des livres à la bibliothèque, monter des spectacles dans la salle des fêtes, etc... Tous ces plaisirs ne parvenaient pas à me détourner de ceux que je goûtais auprès de mes compagnons habituels, du Toni, le fils d'un maçon, d'Enrique, d'Agustin, de Joselito... Et puis, le Toni m'avait affirmé qu'au patronage, à tour de rôle, on devait tenir l'emploi d'enfant de chœur et cette seule idée m'horrifiait. Je me serais plutôt laissé écorcher vif que de consentir à me déguiser de la manière que l'on sait, c'est-à-dire de porter des jupes et des



dentelles. Il fallait être un peu efféminé (nous disions : un peu « mariquita ») pour accepter une telle déchéance, car tout ce qui de près ou de loin pouvait nous faire ressembler à des filles nous scandalisait !

Nous méprisions les filles avec qui jamais nous ne partagions nos jeux. D'ailleurs, de leur côté, si l'une d'entre elles se rapprochait de nous, les autres la montraient du doigt, la vitupéraient, lui chantaient l'air ignominieux dont le premier quatrain m'est resté dans la mémoire :

« Garçonnière
De manières,
sous tes jupons
que de fripons... »

Bien entendu, il était prescrit de protéger nos sœurs ou les sœurs des amis et d'intervenir et même de

se battre rageusement si quelque garnement avait l'idée de les taquiner ou de leur chercher querelle. Sur ce point, la règle d'honneur ne souffrait pas la moindre discussion ni la moindre défaillance.

En général les filles nous préoccupaient beaucoup et nous intimidaient mais il était malséant de trop en dire à leur sujet.

Le Toni était en quelque sorte le chef tacitement reconnu de notre petite bande. Il avait quatorze ans, une grosse tête ronde et des petits yeux noirs, très rapprochés, avec des cils rares mais le regard était vif et audacieux. C'était la dernière année qu'il allait en classe et il s'en réjouissait n'étant pas un élève très doué. Quoiqu'il fût très jaloux de son autorité il prenait volontiers mon avis à l'instant des décisions importantes.

Le soir, avant souper, il nous réunissait en face de la charcuterie Florès, en plein dans l'éventail de lumière que projetait la devanture et nous nous racontions des histoires. J'étais de tous, le plus sollicité parce que je lisais beaucoup. Une part de mes économies passait en effet à l'achat de livres d'aventures et mes auteurs préférés étaient avec Loti, Boussenard, Jean de la Hire, Jean Thévenin. Les volumes, édités par Taillandier, portaient sur la couverture une illustration aux couleurs violentes encadrée de bleu. La couleur rouge était réservée aux romans d'amour et l'image avait dans ce cas toute la fadeur convenable. Comme je me grisais à mon propre récit, j'inventais au fur et à mesure et parfois m'éloignais décidément de l'original. Les camarades ne se rendaient compte de rien et eussent-ils compris qu'ils se seraient peu souciés de ces libertés, l'essentiel, pour eux, étant d'écouter une aventure capti-

vante et riche en péripéties. Je m'efforçais de leur faire bonne mesure.

Nous n'étions pas toujours aussi sages.

Certes, nous avions quelques jeux paisibles : les billes, les « pignols » (noyaux d'abricot), les « canutos » ou « tricotins » pour fabriquer des guides avec des bouts de laine. A la saison, nous aimions aussi construire des « carricos », des voiturettes à roues basses sur lesquelles, le cul à ras de terre, nous dévalions la rue de Salles ou la rue de Lourmel, en faisant un raffut du diable, ce qui, invariablement, nous attirait les cris des ménagères dont nous « cassions les oreilles ».

Mais dans les moments de grande excitation nous préférons jouer avec nos lance-pierres. Nous attaquions les porteurs d'eau arabes en faisant sonner leurs bidons sous nos cailloux. Nous tirions sur les vitres des becs de gaz et même, parfois, à la suite d'un défi, sur celles de quelque bourgeoise qui apparaissait en glapissant, en nous appelant vauriens et en nous menaçant de la police.

Nous achetions aussi des petits fusils longs comme l'index mais qui ne nous servaient qu'en classe. Il suffisait d'enfoncer le canon dans une pomme de terre et l'engin se trouvait armé. La détente du ressort envoyait la boulette à cinq ou six mètres.



Nous nous livrions une silencieuse bataille pendant certains cours, tandis que le maître avait le dos tourné. Dès qu'il nous faisait face nous reprenions instantanément notre visage attentif et clairement innocent.

En dépit de quoi, j'étais un bon élève, appliqué, curieux de tout, et qui figurait souvent parmi les meilleurs.





A l'intérieur de la ville, notre quartier formait donc une sorte de village où tout le monde, à peu près, se connaissait. On ignorait parfois l'exacte identité d'un individu mais dans ce cas on y remédiait en lui accolant un surnom inspiré d'un quelconque travers physique ou de quelque singularité de comportement. Ma mère excellait dans ce genre de trouvailles. Elle appelait « les Sénégalaises » un couple de vieilles filles noiraudes et lippues et « Mama-Ouva » (croque-raisin) un pauvre homme que sa femme menait par le nez. C'était commode et ma mère n'y mettait pas un excès de malice.

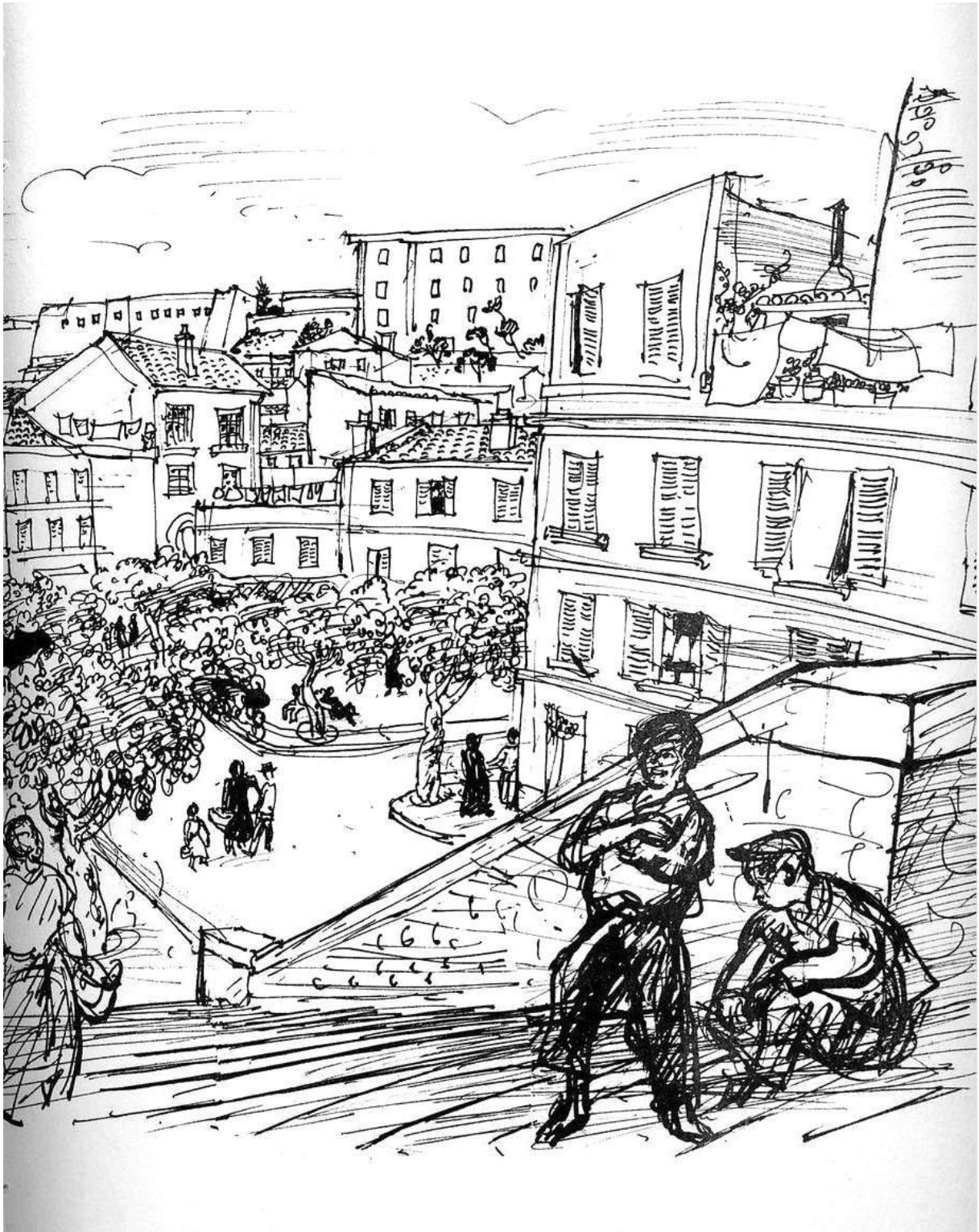
Au-delà de nos rues commençaient des zones hostiles où l'on risquait de tomber sur des bandes rivales de garnements. Parfois nous les recherchions pour les provoquer ou bien c'était elles qui se hasardaient sur notre territoire. Alors nous nous livrions de brèves mais dangereuses batailles à coups de cailloux. Ainsi je fus atteint d'un coup très dur au niveau du cœur, un jour que nous explorions les terrains vagues près du pont Saint-Charles, à droite de la rue de Mostaganem. Je restai longtemps endolori. Le Toni, en cachette, me frictionnait avec de l'alcool. Pendant

le temps de l'opération il ne cessait de répéter qu'il fallait retourner là-bas pour nous venger. Et nous retournâmes le jeudi suivant, bien décidés cette fois à faire subir aux ennemis l'outrage majeur, le « garrecho ». Le « garrecho » consistait, et consiste je crois encore, à capturer un garçon du clan adverse, à lui arracher tous les boutons de braguette et à lui appliquer sur le sexe un cataplasme de boue épaisse. Après quoi, tout le quartier voisin se considérait comme déshonoré. Du moins nous le pensions et cette idée nous consolait et consolait nos blessés. Nous surprîmes un gamin qui se débattit de belle manière de sorte que l'opération ne put être menée convenablement mais me laissa l'impression que justice était faite !

Ces sorties pouvaient nous conduire très loin.

Nous allions au « Village nègre », le quartier arabe, pour manger des pastèques qui, nous en étions sûrs,





avaient là-bas, plus qu'ailleurs, une saveur délicieuse. Le Toni, armé d'un canif, découpait les tranches qu'il nous distribuait avec une lenteur calculée.

J'aimais, personnellement, fréquenter les marchands de bric-à-brac et je trouvai un jour un petit « correspondancier des parfaits amoureux » que j'achetai pour cinq sous et qui fit mes délices. Ce « Village nègre » était pauvre et triste mais à certaines heures il s'animait et nous nous mêlions à la foule qui entourait les conteurs chevelus ou les montreurs de singes ou les jeunes acrobates marocains, le crâne rasé, avec une seule mèche au sommet de la tête et qui étaient vêtus de costumes bariolés.

Nous connaissions mal les Arabes. Au cœur d'un quartier essentiellement espagnol comme le nôtre nous n'avions en classe aucun camarade musulman. Tout nous maintenait séparés d'eux, les zones d'habitation comme la différence des langues, des religions, des coutumes. Mais, contrairement aux grandes personnes, nous étions sans préjugés à leur égard.

Nous allions également, par les vieux quartiers de la Marine, jusqu'à Santa-Cruz en traversant la pinède des Planteurs.

Nous prenions le sentier caillouteux que suivaient les dévots les jours de pèlerinage à la chapelle de la Vierge. J'avais accompagné une fois ma grand-mère, pour l'Ascension, alors qu'elle avait fait vœu de suivre pieds nus la procession. Elle en revint avec les talons à vif et ne put marcher de quinze jours. Cinq ans plus tôt un de nos voisins avait décidé de monter à genoux pour obtenir de la Vierge qu'elle

le guérît de je ne sais quelle maladie. Mais il en retira deux plaies aux jambes qui s'envenimèrent et provoquèrent l'amputation !

Santa-Cruz, son bois de pins, sa chapelle et son fort étaient pour nous la plus exaltante des promenades.

Le fort, surtout, avait à nos yeux un prestige immense. Nous aimions à parcourir ses salles sonores, ses souterrains et à nous accouder aux parapets d'où nous dominions, selon le côté, la ville tout entière ou la baie de Mers-el-Kébir. Nous passions des heures, le visage fouetté de vent, à tenter de découvrir, dans l'amas des maisons, certains repères familiers : la gare aux allures de mosquée, la cathédrale aux allures de gare et les coupoles du théâtre. Au loin scintillaient les lagunes salées. La Montagne des Lions surgissait des brumes. Des navires minuscules, à nos pieds, griffaient l'eau grise du port. Nous nous sentions alors un cœur aventureux. Mais il fallait rentrer après un dernier regard sur la côte jalonnée de cabanons roses, verts et jaunes, et sur les longs caps que le couchant faisait trembler.

Nous revenions par la porte espagnole du Murdjadjo (aujourd'hui désaffectée et abandonnée), par la Calère et la délicieuse place de la Perle qui, par miracle, est restée intacte. Là, ce n'était plus comme au « Village



nègre » des danseurs, des acrobates ou des jongleurs que nous admirions mais des joueurs d'accordéon ou de guitare qui tiraient de leurs instruments des airs nostalgiques, assis au fond des petits bars ornés d'étoiles de mer, de gros coquillages, de poteries d'Almería ou d'Alicante.

Tout près s'ouvrait la bouche noire du tunnel sous l'ancienne cathédrale Saint-Louis, la Santa Paciencia del Cristo détruite en 1708 lors de la prise de la ville par les Arabes et que l'on restaura plus tard pour la livrer en pâture au tremblement de terre de 1790.

Autour de la place de la Perle montaient les ruelles escarpées où il nous arrivait de pousser des voitures dont l'attelage peinait. (Une fois, ce fut un corbillard blanc d'enfant, dont le vent balançait les absurdes plumets et les couronnes de perles cravatées de bleu tendre). Nous savions apprécier ce décor de maisons basses à façades chaulées, avec les vieilles femmes assises devant les portes, en train de torréfier le café dans des petits brûloirs ; avec les chapelets de tomates et de piments doux et, sur l'appui des fenêtres, les gargoulettes et les pots de géraniums ou de basilic.

Ce quartier avait une couleur, un parfum qui nous séduisaient.

D'autres promenades nous entraînaient, toujours à l'insu de nos familles, vers le faubourg d'Eckmühl, à cause des arènes. Ce nom allemand ne passait pas nos lèvres et au mépris de la gloire napoléonienne nous l'avions transformé en Ecoumoul qui faisait plus arabe, partant plus familier. Mais jamais nous n'eûmes assez d'argent pour assister à une corrida.

Nous prenions cependant notre plaisir en allant flâner devant les « portes principales », celles réservées aux personnalités et aux jeunes femmes en robes à volants, hauts peignes et riches mantilles. Nous acclamions l'arrivée des toreros en costume de lumière, tout raides au fond d'un taxi ou sur la banquette de leur calèche. Ils avaient un air grave et lointain comme il convient à des hommes qui vont « tuer leur propre mort ».

Un jour, l'un d'entre eux, l'attention captée par mes cris, tourna la tête vers moi tandis que sa voiture fendait lentement la foule. Je n'ai pas encore oublié ce regard froid et magnétique...

Le quartier juif, derrière le théâtre, nous attirait aussi mais le matin seulement, à cause du pittoresque de son marché. Nous y rencontrions, à notre ébahissement, de vieux juifs à calotte noire et papillotes, le sarouel retenu par une large ceinture multicolore.

Aux beaux jours nous allions nous baigner à la Pointe Blanche dont le plan d'eau est aujourd'hui comblé. A cet endroit gisaient les épaves de deux voiliers où nous aimions grimper. Naturellement nous prenions nos ébats tout nus en laissant un des nôtres à la garde des vêtements. Nous allions aussi à la Tejera, du côté de Canastel, ou plus près, à la Cueva del Agua, au pied des falaises de Gambetta dont la mer fouettait les rochers. Parfois nous poussions à pied jusqu'à Roseville mais à l'endroit où je nageais il y a vingt-cinq ans s'étendent aujourd'hui les terre-pleins du nouveau port militaire de Mers-el-Kébir.

Deux de mes tantes, sœurs cadettes de mon père, étaient cigarières : Thérèse qui habite à présent Casablanca et Paquita qui est morte à Marrakech.

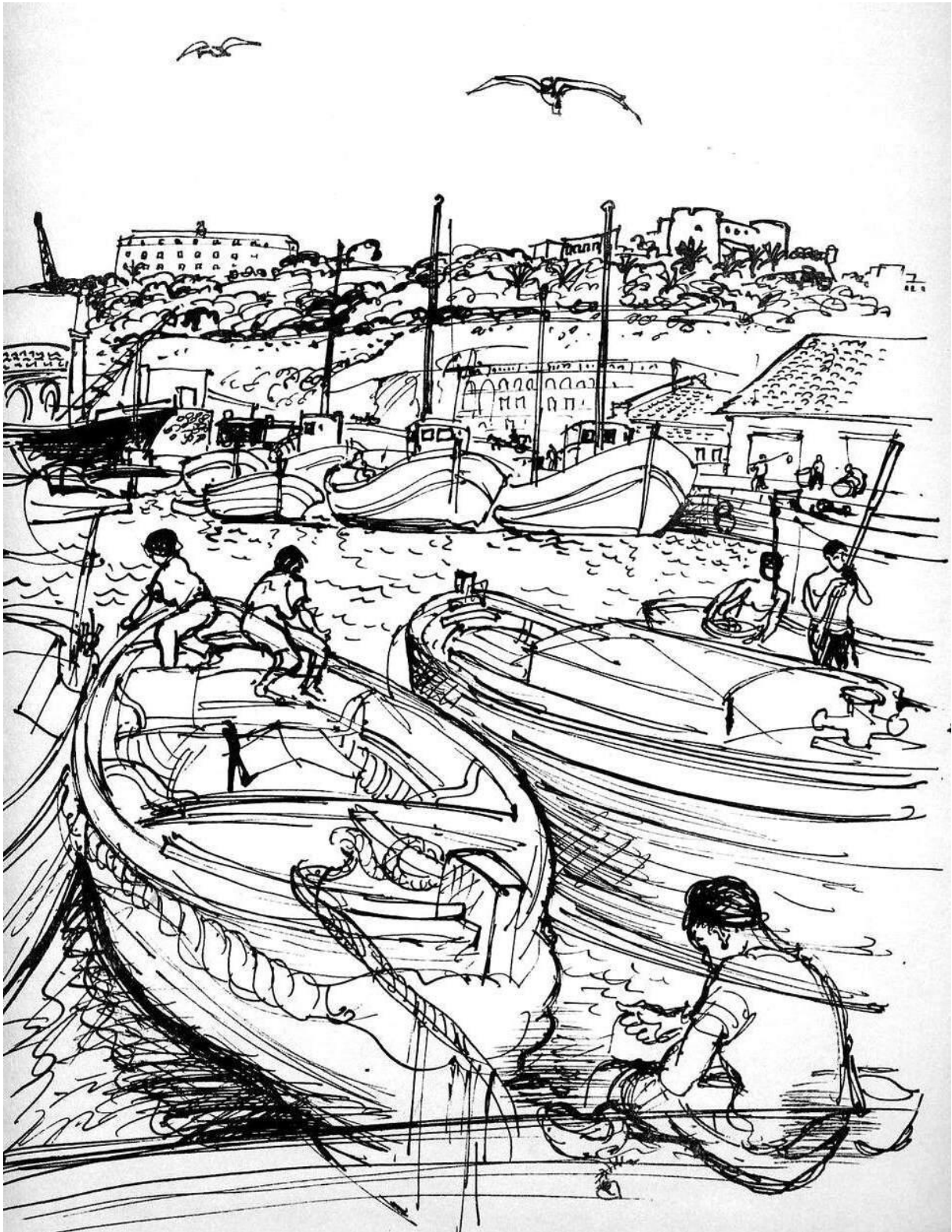
Elles travaillaient aux Manufactures Bastos. Quand au retour d'une expédition dans le quartier de la Marine ou sur le port nous passions devant la fabrique, je faisais faire un détour à mes compagnons dans la crainte chimérique d'être aperçu par une fenêtre et dénoncé à ma mère qui me croyait au patronage.

Ni ma mère ni ma grand-mère ne se doutèrent de la fréquence et de l'importance de ces escapades. Parfois, cependant, elles devinaient mon équipée à une trace de sel derrière l'oreille, à quelque vêtement mal séché.

— Démon, tu es allé à la mer ! Au risque de te noyer ! De te casser les reins sur les rochers ! Mais tu me feras souffrir mille morts !

Et je mentais, jurais que j'étais au patronage avec un tel qui pouvait témoigner ! Je protestais, me débattais, tant et si bien qu'on me laissait tranquille, tout en promettant de vérifier mes dires, de contrôler mon emploi du temps auprès de l'abbé Podesta, ce qu'on ne faisait jamais.

Ces soirs-là, après tant de marches, de batailles, d'émotions, je retrouvais mon lit avec délices. Je m'enfonçais entre les draps et m'endormais vite, comme ces guerriers qui, dégagés du poids de l'armure, pouvaient éteindre enfin dans le sommeil leurs flambées héroïques.



IV

Ma mère et ma grand-mère si elles étaient pieuses n'étaient pas bigotes. Elles allaient à la messe de loin en loin mais ma grand-mère faisait tous les soirs sa prière, assise sur son lit, le chignon dénoué, engoncée dans sa bouffante chemise de nuit. Elle ne pratiquait pas le signe de croix comme on m'avait appris à le faire : front, estomac, épaules, mais du pouce droit elle se touchait le front, le menton et les joues à plusieurs reprises. Sa dévotion allait à saint Antoine de Padoue dont elle possédait une statue haute de quarante centimètres au moins. Ce saint Antoine avec au bras l'enfant Jésus (celui-ci tenant un globe dans sa main) n'avait pas ma sympathie à cause de son visage glabre à la fade expression, à cause aussi de son crâne rasé et de sa ridicule couronne de cheveux. Un jour de pluie, comme j'étais seul à la maison et que je m'ennuyais, je dessinai une araignée sur l'occiput du bon saint ainsi que des cotes sur le globe de l'enfant-dieu de sorte qu'il semblait vous tendre un melon ! Après quoi je ressentis une horreur pesante pour mon forfait.

J'avais un sentiment religieux assez complexe et qui reposait surtout sur une peur respectueuse du diable

et je me demandais avec angoisse s'il n'allait pas venger, lui costaud et rusé, cette mazette de saint au sourire bêta de fille. Ma grand-mère ne se rendit jamais compte du sacrilège et j'attendis quelques semaines, avant d'effacer le crayon, ce qui allait se passer, partagé que j'étais entre la peur et la curiosité. Il ne se passa rien, le diable ne daigna pas se manifester et mon mépris pour saint Antoine en fut doublé.

Quant à ma mère, elle avait un Saint Expédit dont j'ignorais les bienfaits mais dont je n'appréciais pas du tout le visage de pierrot (il était en plâtre) ainsi qu'une Vierge dite : Notre-Dame d'Afrique, toute noire, couleur de bitume, et fixée sous un dais de métal argenté. Aucun de ces personnages ne m'en imposait. Le seul qui aurait pu m'incliner au respect, je l'ai dit, était celui du démon dont j'avais vu chez le Toni, dans un livre, le portrait. C'était un nègre avec des cornes, des yeux pleins d'audace comme ceux de Tom Mix le cow-boy, et des ongles extraordinairement longs. Souvent nous avions pensé, le Toni et moi, qu'avec une musculature comme la sienne il aurait pu atteindre aux plus hautes gloires de la boxe ou de la lutte gréco-romaine s'il avait consenti toutefois à ramener ses griffes à des proportions raisonnables et autorisées par les fédérations. Contrairement à la réputation qu'on lui faisait il ne me paraissait pas très malin (nous disions très « louette ») mais nous avions appris à l'école qu'il ne fallait pas juger les gens sur la mine. Tendero, un boxeur local que nous vénérons, avait lui aussi une tête, comme on dit, un peu « éteinte ». N'empêche, tout le monde pouvait l'affirmer, qu'il vous descendait ses adversaires avec une aisance admirable qui prouvait sa force et aussi son « louettisme ».



J'allais quelquefois à la messe du dimanche avec un de mes camarades et sa grande sœur. Tout l'apparat solennel qui s'y déployait m'impressionnait. Comme j'ignorais tout du rite je me contentais d'imiter les gestes et les attitudes de mes voisins. Je savais qu'au moment où une sonnette tintait impérieusement je devais baisser la tête, garder le regard fixé au sol. Dans ce moment-là il se faisait un grand silence qu'élargissaient davantage les hautes voûtes de la cathédrale. Et j'étais toujours tenté de risquer un œil, en dépit des consignes reçues. Chaque fois je m'attendais à ce que quelque main invisible me frappât sur la nuque ou me pinçât le bras ou m'avertît d'une manière ou d'une autre qu'on ne transgressait pas impunément la Discipline. Mais rien. Je guignais le prêtre, là-bas, observais même les enfants de chœur dont je connaissais la plupart et me trouvais, cette fois encore, un peu marri de tant d'indifférence.

J'étais, on le conçoit, très sensible au surnaturel. Nous savions, mes amis et moi, de nombreuses formules pour conjurer le mauvais sort. Contre les manifestations du diable il suffisait de porter sur soi une fourmi rouge enfermée dans une boîte d'allumettes, celle-ci percée d'un trou recouvert de papier transparent. Tant que la fourmi était vivante, le possesseur ne risquait pratiquement rien. En classe, au moment d'une interrogation difficile nous frottions subrepticement la boîte sur le pupitre. Il nous arrivait d'en dissimuler une dans le tiroir du maître. Si celui-ci se montrait indulgent, compréhensif, s'il admettait facilement que nous n'avions pu faire tel devoir parce que notre pauvre mère était extrêmement malade, s'il ne punissait pas trop sévèrement telle entorse à la discipline de la cour, c'est que la fourmi avait fait son office. Mais n'importe quelle fourmi ne pouvait se charger des ondes bénéfiques chichement accordées par les puissances occultes. Il fallait qu'elle fût forte et courageuse, prise à la sortie même de la fourmilière.

Pour vérifier sa combativité nous la mettions en présence d'une fourmi noire, d'une taille égale. En général, la fourmi-gendarme étranglait proprement son adversaire entre ses terribles mandibules. La preuve, pour nous, était suffisante. La fourmi-gendarme, représentant l'autorité du diable, avait vaincu la fourmi noire, noire comme un curé, représentant une autre autorité, manifestement moins assurée en dépit de toutes les propagandes. Le petit monstre rouge était placé alors dans la boîte et ne nous quittait qu'à sa mort. L'endurance de l'insecte, qui mettait plusieurs jours à mourir, nous confirmait dans l'idée qu'il y avait en lui une véritable puissance diabolique.

Cette fourmi-fétiche était, toutefois, inopérante contre les squelettes. Il n'y avait rien à faire contre eux. Et nous en avions très peur. Par exemple, il était de fort mauvais goût d'apporter à nos réunions un livre « des sciences » et de l'ouvrir à la page maudite, celle qui montrait la « calavera » dans toute sa hideur. En classe, lorsque nous abordions l'étude du corps humain, une sorte d'angoisse nous prenait tous et c'était l'époque où, en plus de la fourmi rouge, il devenait nécessaire de porter sur soi d'autres amulettes : peau de serpent dans un sachet, dent de bœuf, etc...

Des squelettes, on pouvait en rencontrer partout. Et je peux jurer en avoir vu un, tout blanc, qui se promenait un soir de novembre, sur les poutres d'une bâtisse en ruines, rue Bruat, bâtisse dans laquelle nous pénétrions par un trou ménagé dans la palissade.

Je revois encore son crâne poli et ses orbites phosphorescentes, ses membres grêles et son sourire atroce. C'était le Toni qui, un soir, était venu m'appeler :

— Une « calavera » marche là-dedans. Viens voir si tié un homme !.

Une telle formule vous engageait. Pour prouver que j'étais un homme j'allai, mais mon cœur était devenu pointu à me percer le côté gauche.

A la suite du Toni je pénétrai dans la maison, avançai prudemment à travers les décombres. La lune descendait par les fentes des plafonds crevés.

— Tu la vois ? souffla le Toni.



— Non.

— Espèce de micoque ! Regarde mieux. C'est la peur qui te fait juter les yeux ou quoi ? Regarde, en haut, elle revient. Elle est blanche... Tu la vois ? Dis vite !

— Oui, oui...

— Sauvons-nous ! On est repérés !

L'ordre venait à point. J'entendais déjà le pas mécanique de la « calavera » sur nos talons.

Le lendemain, le Toni raconta aux camarades notre aventure.

— Je change pas une virgule. Que ma langue elle tombe par terre et que noire elle devienne si je dis pas la vérité. Tiens : lui, il était là. Y peut dire.

Je témoignai en toute sincérité. Même j'ajoutai quelques détails supplémentaires au récit du Toni. Lui, par exemple, n'avait pas remarqué que des bouts de chair rouge adhéraient encore aux tibias du monstre, lui faisaient une horrible paire de bas.

— Ça, je l'ai vu mieux que toi, affirma le Toni après avoir mis, cependant, quelques secondes à se ressaisir. Seulement je ne suis pas dégoûtant et je ne raconte que le propre.



L'un de mes plus beaux souvenirs d'enfance, c'est l'arrivée des bateaux bananiers.

Dans le port d'Oran qui sentait le goudron, le blé, le gros vin et la cannelle, sous les vols de mouettes du fort Lamoune et ceux de pigeons du fort Sainte-Thérèse, entre les lourds cargos amarrés par le nez comme des buffles endormis, se glissait, silencieux et blanc comme les navires des légendes scandinaves, le « bananier »...

Long, fin, élancé, il laissait au vent une senteur douceâtre de forêt à longues palmes vertes, à lourds feuillages tropicaux. C'était le parfum des bananes dans leurs paillons, entassés jusqu'au pont. Les matelots jetaient sur le quai les fruits avariés que se disputaient les dockers et les gamins.

Comment le Toni savait-il l'arrivée de ces navires ? Jamais il ne s'expliqua là-dessus. Je revois encore sa figure de pierrot hilare et sa manière de nous annoncer :

— Les pépètes, y'a d'la banane à croquer ! Qui en est ?

Nous en étions tous évidemment. Le Toni ajustait alors ses espadrilles avec des morceaux de chambre à air comme chaque fois qu'il se préparait pour une longue escapade. Pour moi, le Toni possédait un organe spécial, un odorat de chien courant, porté au plus haut point de perfectionnement, d'infaillibilité, de sensibilité, un odorat capable de lui faire déceler dans les relents de graillon et de water mal tenus, parmi les mille senteurs que le vent poussait par les rues, l'odeur unique, la douce, la suave, la capiteuse odeur, le parfum lointain des bananes sur le pont du cargo.

Nous suivions donc le Toni dans sa descente vers le port par les ruelles coupées d'escaliers, et traversées à hauteur des étages de portées de linge. Au-dessus des portes séchaient des chapelets de piments rouges et de calmars couleur de vieux cuir. De fraîches gargoulettes luisaient sur l'appui des fenêtres.

Et puis, soudain, nous débouchions sur le terre-plein du port dans la rumeur immense que faisaient les coups de marteaux des tonneliers et des calfats, les grondements des camions, des grues, des tracteurs, le halètement des locomotives de la gare maritime, les cris aigus des mouettes, les appels des dockers, le tonnerre des déchargements ; tout cela brassé, mêlé par le vent et traversé soudain par le cri grave et poignant d'une sirène, qui nous faisait sauter le cœur.

Nous regardions, ébahis, ce spectacle prodigieux : les longs cargos hérissés de mâts et de grues, dont l'eau verte reflétait les formes massives et les plaies au minium sur la coque noire ; les vedettes de la Santé et du Pilotage ; les chalutiers avec leurs filets pendus au bout du mât, et qui res-



semblaient aux ailes brunes d'un monstrueux vampire capturé...

Des oranges flottaient çà et là, dans les mailles du soleil. C'était un monde étrange, étourdissant, merveilleux.

Le Toni avançait de sa marche élastique et nous le suivions de confiance.

Son flair extraordinaire le menait droit sur le « bananier ». Ces navires portaient tous des noms évocateurs : « Cap-des-Palmes », « Konakry », « Ile-de-Gorée »...

Les marins nous lançaient des régimes avariés. Mais il y avait toujours des bananes saines que nous nous partagions sur-le-champ. Ah ! la saveur, le délice de la chair farineuse et douce, ce miel, ce lait...

Nous nous gonflions la panse et, repus, saouls de grand air et d'enthousiasme, attendris par cette journée de soleil et de bombance, nous nous sentions indulgents pour tout le genre humain.

Mais à force de descendre au port et de voir partir des navires pour des pays que nous imaginions parés de toutes les splendeurs, l'idée de l'évasion nous tentait.

Le Toni nous tenait d'ailleurs en haleine :

— Et c'est pas malin, v'savez ! Ce qu'il faut c'est primo : ne pas embarquer en clandestins sur des bateaux français. Parce que la compagnie fait payer à la famille. Secundo : pas sur des Grecs. Parce que ces bandits vous jettent à la flotte pour

simplifier. Les bons, c'est les bateaux italiens et les anglais...

Il arriva que le Toni, peut-être pour nous étonner, peut-être pour fuir son père, s'embarqua clandestinement à bord d'un pétrolier anglais en route pour Haïfa. Il lui suffit de grimper sur le pont et de se cacher sous la bâche d'une chaloupe de sauvetage. Là, il guetta les bruits de l'appareillage, s'endormit, passa une nuit tranquille. Le lendemain, il surgit dans la pleine lumière, sous les yeux effarés de l'homme de barre. Les matelots le traitèrent bien, lui apprirent à gratter un peu sur leur guitare, le gavèrent de confiture et lui permirent de vagabonder par tout le bateau pour, finalement, à Port-Saïd, le remettre entre les mains du consul de France.

De l'Égypte, le Toni ne vit donc que les hautes grilles qui cernent les quais de Port-Saïd et une petite place ornée de flamboyants. Le paquebot « Aramis » le transporta à Marseille et le « Laferrière » à Oran.

Le Toni reçut de son père une raclée formidable qui le laissa abruti pendant deux semaines. Pendant deux semaines, le corps marqué par les coups de ceinture, il vécut, la lèvre pendante et le regard noyé. A nos questions, il répondait par des grognements inarticulés. Il est vrai qu'il avait la mâchoire un peu ébranlée. Mais qu'importait ? Pour lui, c'était la gloire ! En effet, dès qu'il fut rétabli, il reprit tout son aplomb et nous éblouit de ses récits fantastiques. Ah ! C'était une drôle d'Égypte qu'il nous décrivait. Parfois, je croyais découvrir çà et là quelques rappels des décors que nous avions vus ensemble dans certains films du cinéma « Alhambra ». Mais l'éloquence de Toni levait les doutes :



— L’Egypte, tu sais... Les types vont tout nus, avec des plumes partout. Les femmes aussi. Et des perles. On te prête un cheval et tu cours après les autruches. Des grandes. Tu les « choppes » au lasso ! Au lasso que tu les choppes ! Ya un fleuve. Le Nil... Il est clair comme du verre. Tu peux pagayer sur des petites barques et tu prends des bains bastos toute la journée...

S’il transformait ainsi l’Egypte, c’est sans doute parce qu’il en voulait à la vraie de ne pas s’être accordée intimement à ses rêves. Pensez ! En Egypte, les femmes allaient voilées comme nos musulmanes ; les hommes portaient le fez ou le turban et on parlait aussi l’arabe ! C’était la même chaleur, les mêmes mouches, le même soleil ! Venir de si loin, risquer gros et retrouver l’Algérie, ah ! il ne le pardonnerait jamais aux pharaons ! C’est pourquoi, de semaine en semaine, il la refaisait, cette Egypte, il la bouleversait, la rendait plus étrange, plus mystérieuse, plus extraordinaire encore que nous ne l’imaginions.

— L’Egypte, tu sais... Les maisons sont rondes et toutes blanches. Comme des œufs, dis ! Et les sol-

dots, hein ? ils portent un fusil comme une bouteille. Je me demande si c'est pas pour lancer le rayon-de-la-mort...

Ce rayon-de-la-mort, qui depuis longtemps nous hantait, représentait pour nous le sommet du génie humain, l'aboutissement logique de la civilisation, la découverte des découvertes. Détruire d'un seul coup tous ses ennemis, proprement, en silence ; triompher, nous, faibles et chétifs, de tous les puissants, et cela avec aisance, élégance, nous paraissait la plus enivrante des joies terrestres. Déjà, en classe, il nous arrivait d'anticiper, de tourner vers le maître un tube de laiton en imaginant, ô délices jamais atteintes, que le fameux rayon giclait, se dirigeait droit sur son front et le foudroyait en plein raisonnement mathématique !

Que les Egyptiens eussent découvert le fusil spécial et le fameux rayon ne nous étonnait guère. D'abord nous avions une folle envie d'y croire. Ensuite nous étions convaincus que ces pharaons savaient beaucoup de choses. Nous avions vu un film où des momies sortaient de dessous les pyramides, en plein désert, et à pas lents, dans leurs bandelettes, s'en allaient vers la tente des détrousseurs de trésors pour leur flanquer une peur atroce. Ces momies mortes depuis trois ou quatre mille ans et qui déambulaient fantastiquement sous la lune, bien sûr, c'était du cinéma. Mais tout cela nous avait préparés à entendre les élucubrations du Toni. Et Dieu sait qu'il s'en donnait à cœur joie !

Là où il devenait insupportable, c'était avec son anglais. Parce que les matelots du pétrolier lui avaient appris quelques mots de leur langue, il essayait de nous enseigner. Mais ses qualités péda-

gogiques étaient aussi limitées que ses connaissances en la matière.

— Un canif ça se dit « bistrinfling ». Comme ça... Mais un grand couteau, non. Un grand couteau c'est « stringmifling »...

Le malheur, c'était que trois jours plus tard « couteau » se disait en anglais « pinchping » ou autre mot en « ing ». (Il inventait un idiome comme il avait inventé l'Égypte.) C'était ce « ing » qui l'avait le plus frappé dans la langue britannique. Il vous disait avec un grand sérieux :

— Fais donc attention ! Tu vas salir mon smoking.

... Et cela le jour où il portait une culotte taillée dans un vieux pantalon de son père.

Parfois il se mettait en tête de nous initier coûte que coûte à cette langue, qu'il prétendait si bien connaître. Mais il était plus difficile à contenter qu'un authentique professeur.

— The ! Comme ça : Zeu ! Ça veut dire : le... Exemple : Zeu ouatère, la flotte !... Dis : Zeu !

— Zeu !

— Mais non, fartasse ! Tu es bouché ou quoi ! Si c'est pas malheureux ! Fais comme ça, avec la langue entre les dents : Zeu !...

Et même si on prononçait exactement comme il le recommandait, il ne s'estimait pas satisfait. Il n'était jamais satisfait. J'ai retrouvé ce trait, plus tard, chez tous mes professeurs de langue, avec cette

différence que le Toni, lui, piquait
des rages à la Donald Duck et nous
traitait de « boudins », de « gourdes »
et de « bacorinos » !



VI

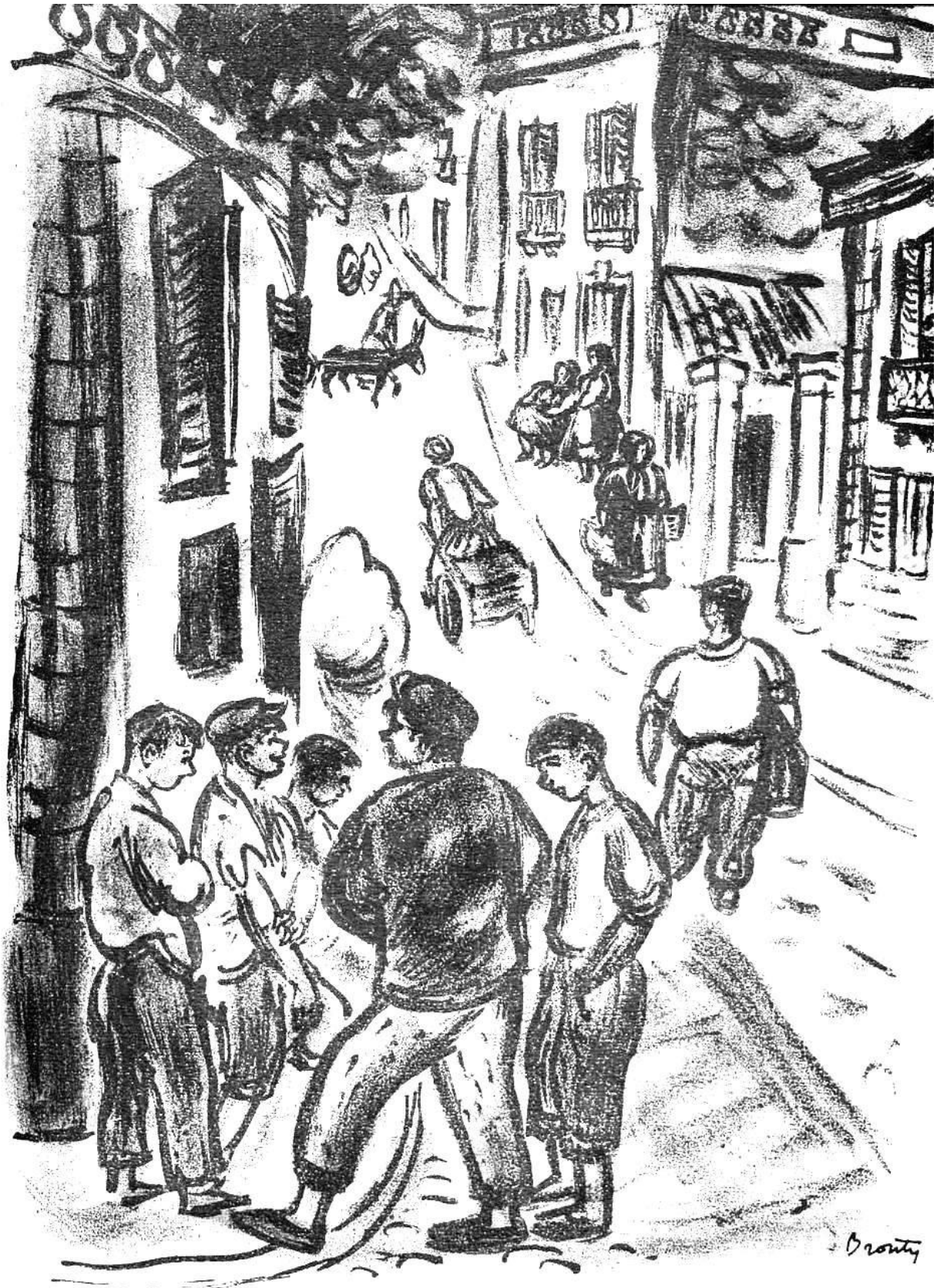
A cette même époque, il m'arrivait de fréquenter le Théâtre municipal. Mes tantes Thérèse et Paquita étaient abonnées depuis des années, et depuis des années occupaient les mêmes places au quatrième balcon. Pour réussir à trouver un fauteuil à côté d'elles je devais faire la queue avant l'ouverture des portes et m'élancer aussitôt les battants tirés. A toute allure je grimpais les quatre étages, devançais tous les autres concurrents et cette course avait un aspect sportif qui, déjà, me séduisait. Je m'installais ensuite, essoufflé, tandis que les sièges claquaient autour de moi. Ici, les places n'étaient pas numérotées et appartenaient au premier occupant.

De là-haut, je voyais mal les acteurs, mais peu importait. « Manon », « La vie de Bohème », « Faust », « Madame Butterfly » !...

Je connaissais aussi le répertoire d'opérettes : « Le Comte de Luxembourg », « La Veuve Joyeuse », « La Bayadère »... Je ne manquais jamais « Carmen » parce que l'un de nos camarades, Nahon, faisait partie du groupe de soldats (traditionnellement composé de gamins) qui chantaient : « avec-la-



garde-montante-nous-arrivons-nous-voilà !... » C'était le seul spectacle pour lequel le Toni et quelques camarades de la bande consentaient à m'accompagner. La première fois il y eut un incident parce que le Toni se dressa soudain à l'apparition de la garde et se mit à appeler Nahon en faisant des gestes



pour attirer son attention. Mais Nahon ne s'aperçut de rien tandis que le pompier de service, lui, accourut pour menacer le Toni de le jeter dehors.

Cet affront ulcéra le Toni qui, longtemps, parla de mettre le feu au théâtre pour se venger. J'eus du mal à lui faire entendre que les pompiers changeaient à chaque séance et qu'il était hasardeux que ce fût sur le nôtre précisément que retombât l'embêtement d'éteindre le sinistre.

De toute façon, avec Nahon ou sans Nahon, « Carmen » nous plaisait à cause du « torero », des cigarières et de toute une atmosphère qui, d'une certaine manière, nous était familière.

Depuis ce temps-là, je n'ai plus remis les pieds au théâtre pour un spectacle lyrique et les airs de « Carmen » me font grincer des dents.

Une seule fois j'allai au théâtre à une vraie place de choix. Nous avions pour voisin un des violonistes de l'orchestre, M. Mouflac. Ce garçon nous en imposait par son visage maigre aux yeux tristes et ses longs cheveux multicolores (gris et jaunes à plaques noires tirant sur le vert) qui lui retombaient de chaque côté de la face comme des oreilles d'épagneul. Tous les dimanches, après la séance de « matinée », il retournait chez lui absolument saoul et montait l'escalier de sa maison à quatre pattes. Sa femme, une créature longue et sifflante comme un fouet, l'attendait sur le palier et de la rue nous entendions ses cris. Parfois c'était un camarade de l'orchestre qui était obligé de ramener Mouflac chez lui, en le tenant par la taille. En cortège, nous suivions le couple, sans dire un mot et, tous ensemble, remontrions la rue. Les gens se mettaient aux fenêtres.

Mouflac leur faisait, de la main, des saluts amicaux. Mais dès qu'il parvenait devant sa porte il courbait la tête en avant, conscient de son ignominie, et aussitôt les cheveux lui recouvraient le visage et le faisaient ressembler à un saule pleureur.

Selon ma mère, le musicien couvait une peine secrète et j'avais entendu dire qu'il s'enivrait parce qu'il n'avait pas d'enfant. Cet argument était pour moi incompréhensible. Je me ralliais plus volontiers à celui qui affirmait que tous les musiciens, par tradition, étaient des ivrognes et qu'en général les artistes prenaient, dans leur jeunesse, des goûts de bohème qui aboutissaient à ces cuites insensées de l'âge mûr.

Quoi qu'il en fut, M. Mouflac était un brave homme et un jour il me fit don d'un billet de parterre. C'était pour le dimanche après-midi. On jouait « Lohengrin ». Dieu de dieu ! Que j'étais loin des roucoulades familières. L'orchestre faisait un bruit effroyable. Il avait été renforcé pour la circonstance et les musiciens, sans doute par souci d'émulation, tiraient de leurs instruments tout ce qu'ils pouvaient. Le joueur de cymbales s'en donnait à cœur joie et frappait à crever ses propres tympanes. De leur côté, les acteurs chantaient à pleins poumons, poussaient des hurlements terribles, tentaient avec une farouche ardeur de dominer le fracas des cuivres déchaînés, étendaient les bras, se dressaient de toute leur taille, ouvraient une bouche immense, brandissaient des épées, en frappaient leurs boucliers, tant et si bien que je sortis du spectacle désespéré.

Quand le soir même je racontai ma mésaventure aux camarades, le Toni, qui avait explication à tout, fut d'avis que « ces gens-là l'avaient fait exprès pour

faire pression sur le directeur et obtenir d'être augmentés ».

Mais notre grande passion restait le cinéma.

Pour un franc nous avions accès aux trois rangées de bancs, à cinq mètres de l'écran. C'était l'époque du « muet » et la direction louait les services d'un pianiste qui devait jouer pendant toute la durée du spectacle. Une petite lampe éclairait discrètement la partition. Si le piano s'arrêtait pour une raison ou une autre, toute la salle criait : « Musique ! Musique ! » dès qu'elle s'en apercevait. Le pianiste devait reprendre aussitôt sous peine d'être pris pour cible par les amateurs de mandarines, de cacahuètes et de pois chiches grillés (« torraïcos »). Quand un incident de ce genre se produisait, il fallait, dans les cas extrêmes, arrêter la projection et faire donner la garde, c'est-à-dire l'agent de service. Celui-ci, la lumière revenue, passait entre les rangées pour tenter de découvrir les farceurs tandis que le pianiste attendait, appuyé à son instrument, bras croisés, l'air outragé.

Nous aimions par-dessus tout les films de Far West. Rio Jim, Réginald Denny et Tom Mix tenaient alors la vedette. Comme le cheval de Tom Mix s'appelait Tony il fallait parler de l'animal avec prudence. Notre Toni à deux pattes ne souffrait pas les allusions.

On le sait, les personnages de ces films comprenaient traditionnellement le jeune homme valeureux (pour nous : « el tchico »), la jeune fille belle et blonde et courageuse (« la tchica »), le père de la « tchica », toujours un peu idiot et à qui, toujours, il arrivait

des malheurs. Enfin, il y avait les bandits, qui arboraient loyalement le physique de l'emploi. Nous étions capables de reconnaître leur chef du premier coup d'œil, même si au départ il se camouflait en shériff. Ses moustaches tombantes et sa manière d'avancer la mâchoire inférieure ou de cligner les paupières nous renseignaient immédiatement.

Nous prenions part à l'aventure, nous la vivions. Si le « tchico » s'avavançait vers une embuscade, ignorant le danger, nous nous mettions tous à hurler :

— Non, non, n'entre pas !
Y sont là ! Attention ! Non !
non !

Nous nous dressions, debout. Nous poussions des cris véritablement angoissés.

Il entrait, le malheureux, dans cette cabane où l'attendaient les bandits ! Ceux-ci se jetaient sur lui et le capturaient et à cet instant un rôle d'horreur





montait de nos gorges contractées...

S'il y avait de la bagarre (nous disions : « de la castagne »), nous encourageions le « tchico » à plein gosier :

— Va-z'y ! Donne-lui de l'orge ! Gonfle-le ! Entention derrière !

Le seul point qui nous laissait insatisfaits était les revolvers. Nous entrions dans le jeu, nous acceptions la loi du genre, toutes les conventions, mais que l'on tirât des dizaines de fois sans recharger l'arme et sans atteindre personne nous déplaisait, soulignait trop la fiction, nous retenait un peu au bord de notre univers de violence et de chevalerie ! C'était la fausse note qui gâte le plaisir des mélomanes...

Dans notre cinéma, « l'Alhambra », le programme de chaque séance comprenait, en plus du grand film, un épisode d'un feuilleton cinématographi-

que qui s'achevait toujours sur un moment pathétique : le héros tombait sur une voie ferrée à l'instant même où arrivait un train ; ou il allait être livré à d'affreux crocodiles, etc... Nous savions que tout s'arrangerait la semaine suivante et notre émotion restait en surface.

On nous projetait également un « comique ». Buster Keaton, Harold Lloyd, Fatty, Beaucitron nous amusaient beaucoup mais notre préférence allait à Charlot. L'annonce d'un court-métrage de Charlot était accueillie par des applaudissements frénétiques. C'est que Charlot nous ressemblait, faible et rusé comme nous, en proie à toutes les forces mauvaises et luttant contre elles à sa manière. Un vol de bétail dans un film de Far West était chose révoltante. Un vol commis par Charlot avait pour nous une tout autre signification. C'est que l'amoralité du petit homme, ses démêlés avec les gros, les méchants et les imbéciles ne l'empêchaient jamais de se ranger du côté des faibles, de s'allier spontanément aux enfants errants, aux jeunes filles malheureuses et aux clochards en peine. Les mauvais tours nous vengeaient qu'il jouait à son habituel ennemi, l'énorme individu aux sourcils épais, au regard terrifiant, à l'impitoyable brutalité.

Nous n'aimions pas les films sentimentaux qui faisaient courir jusqu'aux vieilles dames du quartier. Ces histoires de jeunes épouses abandonnées avec un enfant et dont on nous rapportait tous les malheurs ne nous intéressaient pas le moins du monde. Elles faisaient pourtant pleurer certaines de nos voisines qui revenaient du cinéma les yeux gonflés, se soutenant mutuellement comme si elles rentraient du cimetière au soir d'un enterrement.

Nous n'aimions pas beaucoup non plus les films d'épouvante qui, au lieu de nous épouvanter, suscitaient nos sarcasmes. Lorsque le monstre apparaissait sur l'écran il était accueilli par des coups de sifflets, des vociférations :

— Va te cacher, vilain !

Et pour nous calmer, il fallait parfois donner la lumière et appeler les agents.

VII

Nous étions, je l'ai dit, de tempérament batailleur. Quand quelque différend éclatait entre nous la règle exigeait que l'on se défiât de la manière suivante : l'un des adversaires plaçait un caillou sur son épaule et disait :

— Ça, c'est ma mère. Frappe ma mère !

Et si l'autre osait, la bagarre éclatait.

Dans les cas plus sérieux on traçait deux carrés par terre :

— Ça c'est ta mère, ça c'est la mienne. Ecrase ma mère !

On n'avancait pas le pied sans se donner le temps de la réflexion. Les camarades qui faisaient cercle vous incitaient d'ailleurs à peser le pour et le contre. Injurier le père ou la sœur était relativement peu de chose. Mais la mère ! L'outrage ne pouvait se laver que dans un mélange de sang, de morve et de salive.



Il se trouvait toujours quelque « grande personne » pour séparer les combattants à grand renfort de gifles et à l'instant le plus exaltant où l'issue de ce duel se précisait.

On « pouvait » quelqu'un si on s'estimait de taille à le rosser. La provocation habituelle était :

— Sors dehors et tu vas voir si je te « peux » !

Même si l'affaire se passait déjà en pleine rue.

Tous les coups restaient permis mais en général, si les adversaires étaient de force égale, ils s'embrassaient étroitement, se neutralisaient, parfois roulaient à terre... Au départ chacun tentait de placer le coup de pied décisif ou le fameux « coup-de-tête-empoisonné », mais de telles entrées en matière étaient plus faciles en théorie qu'en pratique.

En cas de déséquilibre flagrant des forces, le désavantage restait souvent au plus grand. D'abord parce que les petits étaient les plus méchants, les plus hargneux, et que, vaincus, ils avaient toujours la possibilité de vous traiter de lâche, ce qui était vrai, et de vous menacer du frère aîné, ce qui changeait l'aspect des choses. On ne pouvait frapper un « petit » sous peine, tout d'abord, de déshonneur, ensuite de sanctions familiales. Ce code me paraît encore d'une simplicité proprement admirable et l'on doit regretter qu'il n'ait pas cours entre les nations. Mais je m'égare.

Nous admirions, cela va sans dire, la force physique. Le père d'Agustin, carrier à Mers-el-Kébir, était fameux parmi nous pour ses exploits, et sa gloire rejaillissait un peu sur son fils qui était, au demeurant, le plus doux des êtres. Mais le Toni nous prévenait :

— Celui-là y dit rien, y dit rien... Mais y faut pas le chercher.

Et personne ne se risquait à réveiller les fureurs destructrices cachées dans les muscles d'Agustin. (Son

père, un jour, avait mis K.-O. un receveur de tram et un agent, ce qui lui avait coûté deux mois de prison. À sa sortie, le quartier l'avait accueilli en triomphateur avant même de se demander si le carrier avait eu tort ou raison d'assommer ses victimes.)

Nous admirions aussi un jeune homme nommé Del Cano, qui avait pratiqué la boxe au régiment et s'était illustré par quelques victoires au cours de rencontres militaires. Il était de petite taille, brun, poilu, râblé et serait devenu facilement notre idole si dès ses fiançailles avec une jeune fille de Saint-Eugène il n'avait pas décidé d'abandonner à jamais un sport où il excellait. Longtemps, notre rancœur fut vive pour cette Dalila de faubourg.

Dans nos rues étroites nous ne pouvions jouer au ballon sans risquer de briser des vitres. Les ménagères nous menaçaient dès que nous tentions une partie de football même avec une vieille boîte de conserve ou une pelote de chiffons. Nos cris de sauvages les indisposaient également contre nous. De toute façon les mères de famille s'insurgeaient à cause de l'usure des souliers. Nous allions donc, de loin en loin, faire une partie dans un coin retiré, quelque terrain vague derrière la gare ou du côté des falaises.

Nous « supportions » l'équipe du C.D.J. dont le sigle désigne le « Club des Joyeusetés ». Son stade se trouvait derrière les remparts, au lieu-dit « Miramar », en bas d'un immense terrain aujourd'hui couvert de constructions mais où campaient alors des hordes de gitans.

Du C.D.J., les victoires et les défaites nous impor-

taient beaucoup, bien sûr, mais jamais elles ne nous touchaient aussi profondément comme lorsqu'elles avaient été remportées ou subies face à une équipe algéroise.

L'antagonisme entre Oranais et Algérois dure depuis toujours. Les Algérois nous tiennent pour des rustres et nous tenons tous les Algérois pour des « fils-à-papa » et des « chiquems » (des vaniteux).

Les Algérois, entre autres choses, nous reprochent de mal prononcer le français, ce qui est vrai, et de dire « on » pour « an », ce qui est faux.

En fait, un Oranais prononce : « citran » et « melan ». Les Algérois prennent une mine ironique pour reprocher (à tort) aux Oranais leur manière de dire « compliment » ou « frequemment ». De ce malentendu est née une rivalité qui se perpétue sans défaillance depuis des années. À cause d'une malheureuse nasale les Algérois briment, paraît-il, leurs voisins, abusent (lâchement) de leur position (usurpée) de capitale administrative pour couper les crédits, truquer les budgets et se servir copieusement au détriment d'Oran. Les Oranais se vengent en s'efforçant de réduire en hachis les équipes sportives ou les champions que leur délèguent leurs ennemis.

Hier comme aujourd'hui, le mot « Algérois » sonnait comme un cri de guerre par toutes les vieilles rues populaires de notre ville. Dès l'annonce d'un match que le C.D.J. devait livrer à une équipe d'Alger, notre quartier entraînait en folie. Dans les cafés, les hommes parlaient haut et remontaient leurs ceintures d'un geste précis qui en disait long. De notre côté nous couvrions les murs d'inscriptions insultantes pour l'équipe visiteuse. La nuit qui précédait la

rencontre, je faisais, en dormant, des bonds nerveux qui alarmaient ma mère, l'inquiétaient :

— Ce petit, il a des vers...

Le petit attendait, les nerfs en feu, le dimanche après-midi pour encourager ses joueurs et hurler à l'adresse des adversaires des menaces dont la plus suave laissait entendre clairement que, s'ils étaient vainqueurs, ils quitteraient le stade à l'état de hachis !

A l'entrée, les agents fouillaient les spectateurs. Ils réservaient le plus souvent cette humiliation aux Arabes dont ils confisquaient les matraques et les couteaux. Nous nous faufilions avec des bouteilles cachées dans de vieux journaux. C'étaient des bouteilles d'anisette qui explosaient sur le dur terrain et laissaient des éclats meurtriers. J'ai plaisir à dire que ces mœurs ont radicalement changé. Vous n'assisterez plus, aujourd'hui à Oran, à ces jets sur « la piste » de bouteilles « Paloma » ou « Phénix ». Grâce au ciel, le progrès a rejeté dans le passé les terrifiantes bouteilles d'anisette aux tessons coupants comme des rasoirs. De nos jours, le fin du fin, c'est la petite bouteille de coca-cola, plus robuste, plus massive, qui ne se casse pas forcément et qui, bien ajustée, vous assomme un joueur fut-il du gabarit d'un taureau.

Si l'équipe algéroise restait l'ennemi numéro un, l'arbitre était considéré comme le numéro deux. On suivait la partie en surveillant ses faits et gestes, prêt à crier : « pala ! pala ! » si on le soupçonnait d'avantager les visiteurs.

Lorsque les dieux étaient décidément contre nous,

que le C.D.J. « recevait la patate », la police massée aux quatre coins du stade devait intervenir énergiquement pour protéger les vainqueurs et surtout l'arbitre, qu'on accusait traditionnellement d'avoir favorisé l'adversaire pour de l'argent.

Longtemps des groupes restaient à l'affût près des vestiaires et les agents, dont le cœur inclinait du bon côté, essayaient de faire entendre raison aux esprits les plus surexcités.

Je me souviens qu'un dimanche soir le Toni nous expliqua lumineusement les causes de la défaite : la fille de l'arbitre avait épousé cinq mois plus tôt un instituteur d'Alger. Il avait encore la coupure du journal dans la poche et nous la montrait d'un air écœuré, celui d'un être confiant qui vient de découvrir le fond de l'ignominie humaine.

C'est à cette époque que, pour endiguer les « envahissements du terrain », on entoura celui-ci d'un grillage Zimmerman.

Après chacun de ces matches, « l'Echo d'Oran »



publiait, à la suite de son propre compte rendu, des extraits de commentaires algérois. Comme elle nous indignait, la mauvaise foi des journalistes « ennemis » ! Leur victoire était toujours « logique » mais leur défaite toujours attribuée à des motifs extra-sportifs, comme l'attitude menaçante de la galerie par exemple. Là encore nous trouvions un aliment à notre animosité et le Toni concluait, féroce :

— L'attitude, l'attitude ! Parole, c'est les tripes qu'on aurait dû leur sortir pour en faire des « peuneus » de bicyclette !

VIII

Dans notre quartier habitaient aussi quelques familles de Métropolitains et tous ces braves gens nous méprisaient, nous appelaient les « Cinquante-pour-cent », entendez : « cinquante pour cent de Français ». Or, nous voulions être des « Cent-pour-cent », nous aussi, et nous cherchions à bien faire, à prouver que nous étions dignes des héros français que le maître nous citait en exemple. Les plus endurcis d'entre nous frémissaient de rage au supplice de Jeanne à Rouen. Sur certains points, notre morale était intransigeante : on pouvait bien des choses contre une femme mais la brûler vive semblait exagéré d'autant plus que Jeanne avait combattu vaillamment et que nous aimions qu'on rendît hommage au courage malheureux. Nous admirions Danton précisément parce qu'il avait dit une phrase qui nous plaisait : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace. » A lui non plus la bravoure n'avait pas réussi puisque finalement on lui avait coupé le cou ! Deux as que nous vénérions, chacun dans sa catégorie, c'étaient Napoléon et Guynemer. Le premier avait flanqué une pile à toutes les armées d'Europe et n'avait succombé que sous le poids de tous les ennemis conjurés contre lui, procédé indigne, que nous réprouvions avec énergie : tomber à plusieurs contre un ! Et penser qu'il tenait déjà Wellington acculé dans un coin et qu'il le « gonflait » dur avec son « punch » habituel ! Et que sans le manque

d'esprit de Grouchy, ce « fartasse »... Preuve aveuglante qu'il fallait pour une bagarre sélectionner soigneusement ses amis ! Ah ! si à la place de Grouchy il y avait eu, tenez : Turenne, par exemple, ou Guynemer !... Les coalisés auraient pris la raclée. Comme d'habitude.

Les adieux de Fontainebleau nous arrachaient des soupirs de peine. Et de la mort à Sainte-Hélène, ah ! même aujourd'hui mieux vaut ne pas parler !

Souvent il nous arrivait de jouer à Guynemer et de tirer à la mitrailleuse sur nos ennemis en faisant « ta-ta-ta-ta-ta » à perdre le souffle. De jouer aussi « à Surcouf », à « Jean Bart »... Du premier nous nous répétions le mot fameux aux Anglais qui lui disaient : vous vous battez pour l'argent et nous pour l'honneur :

— Chacun de nous se bat pour ce qu'il n'a pas ! avait répliqué le corsaire.

Lorsque le maître nous conta l'anecdote, tous nous faillîmes crier : « Bravo ! Bien envoyé ! »

Il y avait aussi Pasteur et Victor Hugo qui, eux aussi, dans leur spécialité, avaient du « punch », aimaient les pauvres et ceux-ci, précisément, avaient bien besoin qu'on les aimât, surtout dans ces époques de sauvagerie, où sévissaient la rage, la taille et la gabelle, les Prussiens, les Anglais, la famine et les Rois fainéants !

Les « Néo-Français », comme on appelait les Algériens d'origine espagnole, étaient extrêmement chauvins et leurs anciens combattants de 14-18 participaient à tous les défilés patriotiques, éalisaient des

députés affreusement réactionnaires, ne savaient comment manifester leurs bons sentiments pour être admis dans la communauté française. En dépit de quoi on les tenait toujours pour des « Cinquante-pour-cent ».

Un de nos camarades de classe, Verneuil, avait un visage aimable et souriant. C'était un garçon un peu plus âgé que nous et qui ne brillait pas en classe. Ce qui le tourmentait, par-dessus tout, était ses échecs en français. Presque sans effort, des Lopez et des Martinez qui, dans la conversation, utilisaient un jargon ridicule, se haussaient, en devoir de rédaction, aux premières places et n'en tiraient aucune vanité.

A l'école on nous interdisait de parler notre patois et nous considérions cela comme une brimade, sans déceler l'intention purement pédagogique de nos bons maîtres.

Verneuil me surprit un jour à parler en espagnol et fit une remarque désobligeante. C'était la première fois que j'entendais l'expression « Cinquante-pour-cent » dans son sens injurieux et, piqué au vif, je répliquai par dépit, défi, amour-propre blessé que je n'étais pas Cinquante mais Zéro pour cent de Français et que si les Français n'étaient pas contents ils pouvaient toujours retourner chez eux tandis que nous, ici, nous étions chez nous, parfaitement, chez nous et sans rien demander à personne, etc., etc...

Comme Verneuil ne pouvait deviner les vrais sentiments qui m'agitaient il se jeta sur moi mais, bien que plus grand et mieux nourri il ne parvint pas à me dominer. C'est que nous avions, pour nous battre dans certaines occasions, une tactique éprouvée. Si

l'adversaire était précisément un petit Français nous savions qu'il reculerait non devant les coups mais devant la menace d'avoir ses vêtements salis ou déchirés. Sa crainte des représailles paternelles nous favorisait de sorte qu'au moment de la bagarre nous saisissons rapidement une poignée de boue, un encrier, n'importe quoi qui permet de maculer la blouse de l'autre. Nous reprenions le stratagème de ces Barbares qui, engagés contre les beaux chevaliers romains, avaient reçu pour consigne de les viser au visage. Mourir en combattant était une chose mais vivre défiguré en était une autre, et les Romains de plier !

Sans connaître la leçon, les jeunes barbares de la rue Bruat l'appliquaient à leur manière et s'en trouvaient bien. Ainsi pour Verneuil qui préféra remettre à plus tard notre règlement de compte lorsqu'il me vit armé d'une boule de goudron. D'autre part le Toni commençait déjà à saper son courage en lui disant avec mépris :

— Tia pas honte, dis ! Tu frappes un plus petit !

Et les copains de renchérir :

— O mangiacaga ! Si tu le touches, son frère y te serre le cou que la langue comme ça de longue elle te sort !

Je n'avais pas de frère aîné mais l'argument faisait son office en cheminant dans l'esprit de Verneuil.

C'est de ce jour que nous vint le goût de rosser les petits Français. En somme, par un renversement bien connu, de persécutés nous devenions persécuteurs. Nous poursuivions les « Cent-pour-cent », les trai-



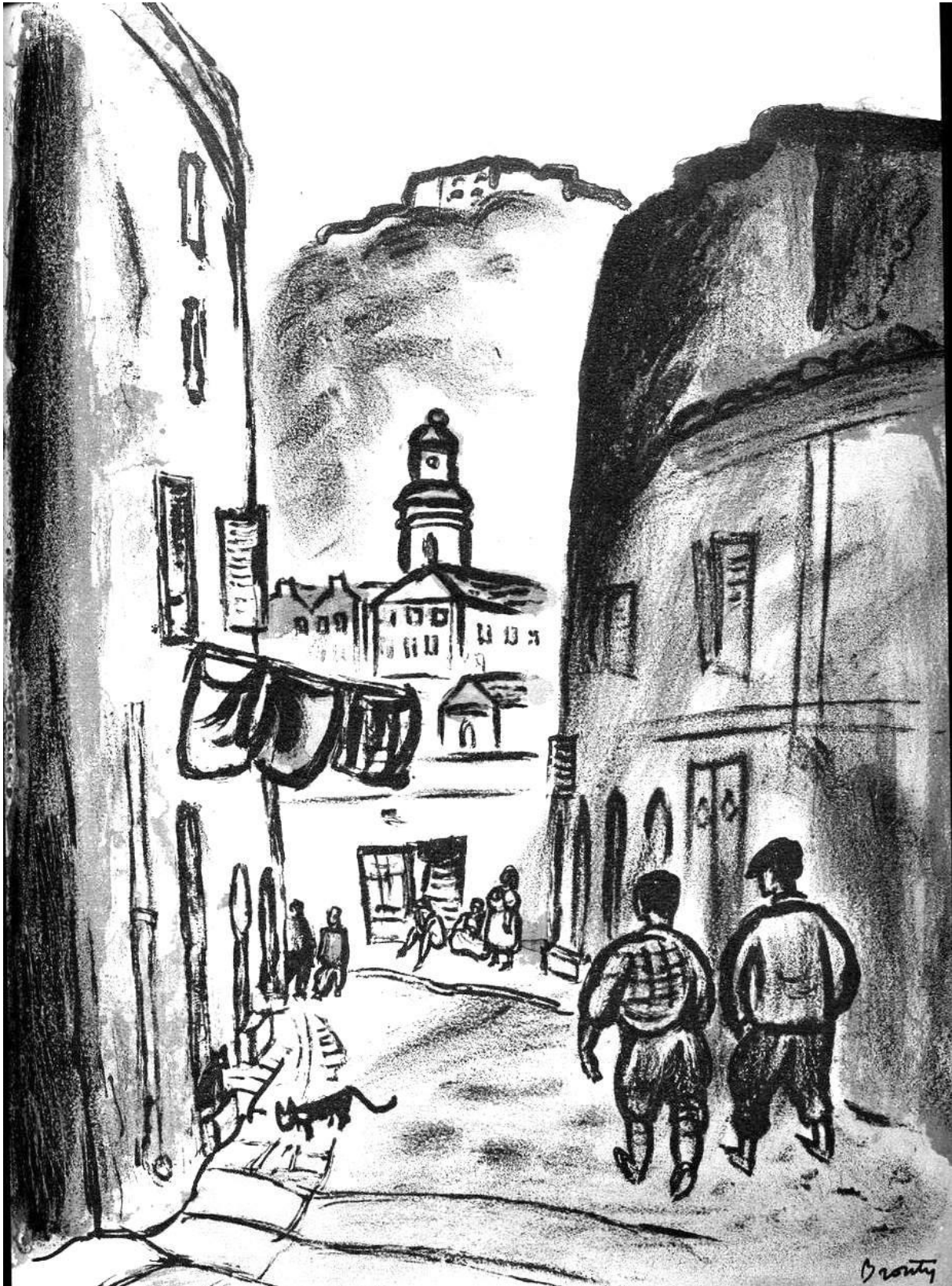
tions de « mariquitas », c'est-à-dire d'efféminés, ce qui était l'injure impardonnable.

Nous étions fiers d'être des petits hommes et s'entendre assimiler à une femme était pour nous aussi humiliant que d'être commandé par une femme.

On devine donc notre état d'esprit lorsque, au début d'une certaine année scolaire, on nous annonça la catastrophe : nous aurions une institutrice. Je vins aussitôt supplier ma mère de me changer d'école. Elle refusa.

Au bout de quelques semaines d'expectative et de prudente observation, il nous apparut que notre institutrice — jeune, pas jolie, grosses lunettes et mine de chien triste — devait être mise à la raison. Nous commençâmes une série de manœuvres et de provocations destinées à la dégoûter à jamais de faire la classe à des garçons. À notre grande joie, un jour elle fondit en larmes. Elle était à point. Le soir, des garnements se postèrent près de chez elle pour, du fond de l'ombre, la conspuer. Elle n'osa plus sortir. Encore un bon signe. Finalement, la pauvre fille fut remplacée par un jeune maître qui, jeune et sportif (il pratiquait le cross et venait parfois à l'école ses souliers à crampons sur l'épaule), nous administrait des gifles au moindre prétexte. Dès la plus petite erreur il nous renvoyait de la classe à grands coups de pied ! Nous étions aux anges ! Jamais il ne se douta de l'admiration dont il était l'objet. Il nous faisait peur. C'était délicieux. Nous nous vantions auprès des camarades des autres classes de vivre sous la férule du plus terrible des maîtres et de supporter avec bravoure ses brutalités. Nous faisons figure de héros et, en dépit de tout, les autres nous enviaient.





IX

En plus des Français, quelques familles juives vivaient mêlées aux nôtres.

Or, ma ville était furieusement antisémite. Le maire et ses amis avaient organisé un parti, « L'Union latine », dont le premier point du programme affirmait que les Juifs constituaient « un élément de corruption et qu'il fallait les combattre sans répit ».

Parce qu'à l'école nous étions mêlés à de nombreux camarades juifs nous n'étions pas contaminés par cette propagande. Ces camarades ne se distinguaient pas de nous, ni meilleurs, ni pires. Ils portaient les mêmes vêtements de pauvres, béret noir, sarrau noir, espadrilles. Qu'un danger pût venir d'eux ou de leurs parents nous paraissait absurde, inimaginable.

J'allais souvent chez mon ami Kalfon où j'étais chaque fois reçu comme un fils de la maison. J'aimais l'atmosphère de ces pièces toujours d'une grande propreté, où les cuivres brillaient, où les murs s'ornaient de portraits d'hommes barbus entourés d'inscriptions hébraïques. La mère était une petite femme

maigre, toujours souriante, avec d'admirables yeux noirs. Le père avait un emploi dans les postes. Il était mutilé de guerre et boitait.

C'était une famille très unie, très digne, et je sentais que tous ces êtres s'aimaient, se dévouaient l'un pour l'autre.

Cependant, le quotidien du soir « Le Petit Oranais » qui, bien avant l'hitlérisme, portait en exergue la croix gammée, appelait tous les néo-français à la résistance, surtout aux approches de quelque élection. Et de dénoncer « le péril juif ».

Je cherchais comment Kalfon, par exemple, pouvait constituer un péril. Je n'osais rien lui demander de peur de me rendre ridicule à ses yeux. De toute manière, c'était gênant.

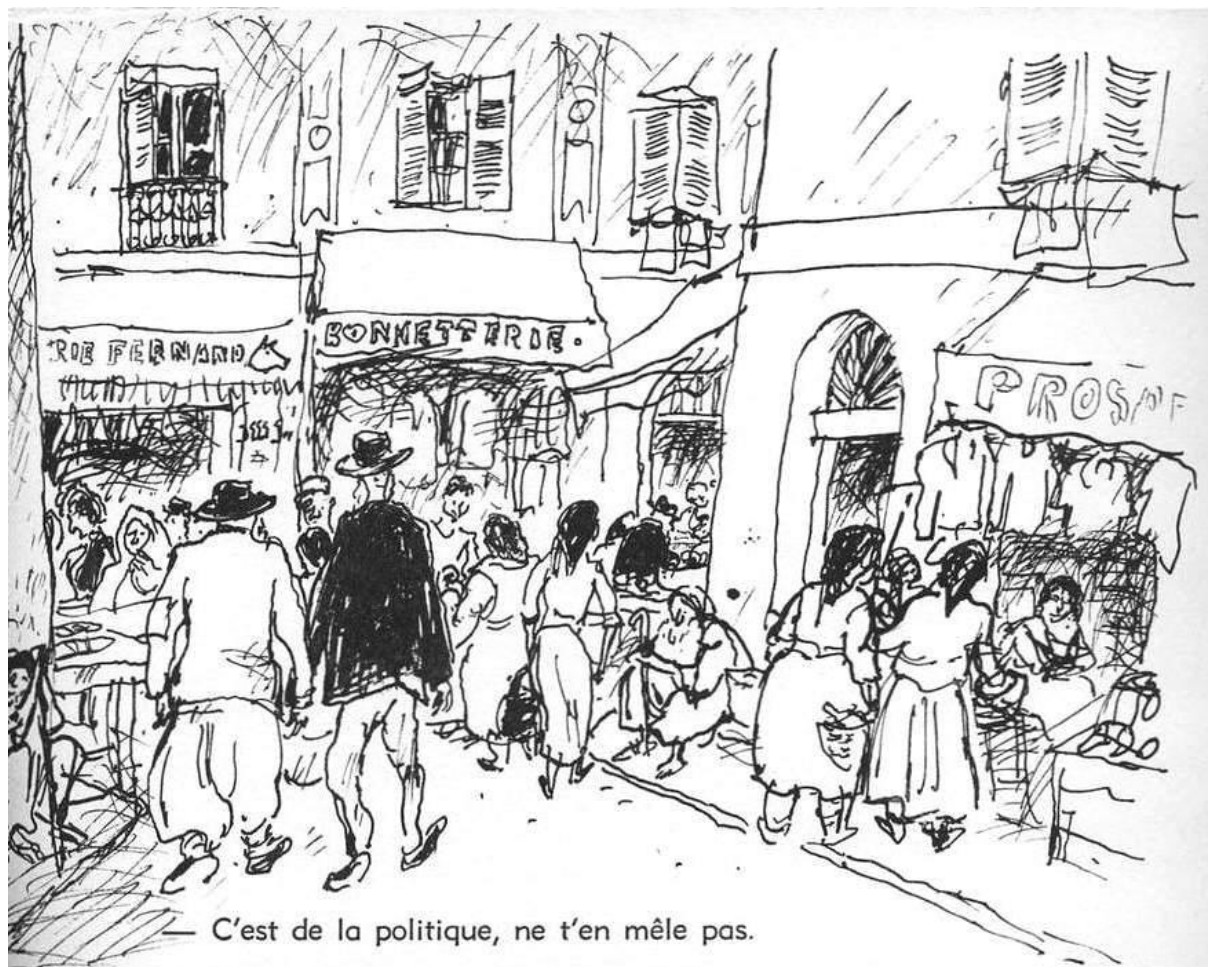
Le boulanger Parra, incidemment questionné, me regarda d'un air surpris et ses gros yeux de poisson eurent un éclat blanc, comme lorsqu'on le réveillait brutalement de sa sieste.

— Ils se soutiennent trop entre eux, fils. C'est trop ce qu'ils se soutiennent.

Il n'en dit pas plus long. Un tel argument ne valait rien. Et le Toni avança que Parra craignait, au fond, la concurrence des boulangers juifs.

Et que les Juifs se soutinssent entre eux, nous semblait plutôt louable, tant nous avions nous-mêmes le goût de la solidarité et l'esprit de clan.

Je demandai à ma mère des éclaircissements mais elle répliqua :



— C'est de la politique, ne t'en mêle pas.

Del Cano, l'ancien boxeur militaire, qu'on voyait peu parce qu'après son travail « il fréquentait » (expression qui sert encore en Oranie pour désigner la cour officielle du fiancé), nous dit qu'il fallait toujours « diviser pour régner » et comme il était pressé de changer ses vêtements de travail pour des habits neufs et de rejoindre sa belle à Saint-Eugène, je n'en pus rien tirer de plus.

Il arriva qu'un matin le quartier juif, derrière le Théâtre, fut envahi par une foule d'énergumènes et qu'il y eut un mort rue de la Révolution. Il s'agissait d'un garçon de notre âge qui partait se baigner et reçut une balle en plein front. Surpris par l'irruption des manifestants et malgré les appels de ses camarades, il n'avait pas eu le réflexe de fuir. Les bou-

tiques furent saccagées. On tenta de mettre le feu à un immeuble et la police (municipale !) intervint très tard et sans fermeté. On dépêcha la troupe, et les zouaves montèrent des casernes du Château-Neuf au pas de gymnastique. Le mort était toujours renversé au bord du trottoir. Les Juifs portèrent son corps à travers les rues en pleurant et en se lamentant...

L'événement éveilla en moi un sentiment d'horreur qui ne s'est jamais éteint.

Toujours à propos des Juifs de notre ville, je me souviens d'un incident qui me bouleversa autant, peut-être, que l'affaire du gamin assassiné.

Des élections devaient avoir lieu et de nouveau ce fut le déchaînement habituel de haine antisémite.

Près de ma maison, au bas de la côte, se trouvait un magasin d'étoffes dont le propriétaire, M. Serfati, était un ami de ma famille. Je le voyais souvent, assis derrière son comptoir, sur un fond de foulards chatoyants pendus le long du mur et qui formaient de beaux et lourds étendards.

C'était un homme usé, affreusement triste.

Un soir en sortant de l'école, j'accompagnais deux camarades qui jouaient à faire voler des avions en papier dont la queue portait des croix gammées et l'inscription en grosses lettres : « A bas les Juifs ! »

Le jeu consistait à lancer l'avion dans les magasins tenus par des Israélites et à se sauver ensuite à toutes jambes. L'un des gamins me confia son jouet et je n'en fis d'abord aucun usage. Pourquoi l'idée me



vint-elle, finalement, de le lancer près des vitrines de M. Serfati ? Je revois encore le petit avion s'envoler dans l'air, amorcer une courbe, glisser gracieusement pour plonger droit dans le magasin. Il atterrit devant le comptoir, juste sous les yeux du vieil homme. Le regard que celui-ci m'adressa je ne l'ai pas encore oublié. Ce regard, plus navré qu'indigné, semblait me dire : « Et toi aussi, comme les autres ? Ce n'est pas assez des autres ? A qui se fier, alors ? A qui se fier ? »

Ce qui ajouta à ma confusion ce furent les rires des deux garçons près de moi et qui me félicitaient pour un lancer aussi habile...

Je sais que la honte qui m'étreignit alors était bonne. Je m'attendris aujourd'hui sur le mauvais garnement qui remontait vers sa maison, ne sachant à qui confier son cœur meurtri, et conscient d'avoir ajouté ce jour-là à l'immense malheur du monde.



Depuis sa démobilisation en 1918, mon oncle Joseph, menuisier de son état, travaillait pour le compte d'un grand bazar d'Oran. Il avait installé son atelier dans une cave qui ouvrait sur une cour au carrelage bariolé et ornée d'une profusion de plantes vertes. J'aimais aller jouer dans cette cour, si fraîche, et toute proche de ma maison.

Qu'il travaillât pour un bazar pouvait donner l'idée que mon oncle fabriquait des jouets d'une divertissante variété. Mais non. On ne lui commandait que des chevaux de bois dont il livrait, en pièces détachées, la tête, le corps et les pattes. D'autres artisans se chargeaient de l'assemblage, de la peinture, du harnachement de la crinière et de la queue. Enfin, au bazar même on montait le cheval sur un système à bascule ou à roues. Ces roues pouvaient être de bois ou de métal, et dans ce dernier cas on prévoyait un entraînement mécanique avec chaîne et pédales.

Comme mon oncle était habile et laborieux, il se trouvait toujours en avance sur les commandes de sorte que l'atelier offrait au regard une hallucinante galerie de petits chevaux albinos, tout chauves,

l'œil blanc et la narine dilatée, qui hennissaient silencieusement, cabrés le long des murs, couchés dans les recoins ou dispersés à travers la cour d'où leurs têtes stupides émergeaient parfois d'entre les massifs de géraniums ou de fuchsias.

Il arrivait que mon oncle, pour échapper à la routine, se dégager de la monotonie d'une fabrication en série ou plus simplement pour se prouver à lui-même sa virtuosité, créât en toute liberté des jouets et de ses mains sortaient alors des trains et des navires, des pantins et des meubles de poupées. Il les offrait aux enfants de ses amis et comme un jour il m'avait proposé de construire un jouet à mon goût, je cherchai longtemps ce qui me ferait plaisir. Et je finis par demander une paire d'échasses, ce qui, Dieu sait pourquoi, le consterna !

Mon oncle avait une passion : la musique. Il l'avait apprise durant son service militaire et il jouait du cornet à piston. Le malheur voulut qu'il se mît en tête de me faire apprendre le piano. Comme il se chargeait de payer les leçons, ma mère accepta et avec d'autant plus de facilité qu'à ses yeux une telle initiative rehaussait le prestige de la famille et devait nous attirer la considération admirative du quartier.

On m'inscrivit donc au cours d'une demoiselle dont je n'ai retenu que le prénom : Irène. Elle me crut longtemps volontaire pour son enseignement et jamais je n'osai lui avouer que mes préférences allaient, d'un seul élan, à l'harmonica.

Mon supplice commença dès le premier jour où je tombai entre les mains de cette belle jeune fille. Elle était fiancée à un garçon que j'apercevais de temps à autre dans l'appartement et il me sembla

que l'humeur de mon professeur dépendait beaucoup de ce gaillard désinvolte et joyeux, dont la bonne gaieté éclatait en rire énorme au fond des pièces qui nous séparaient.

Souvent mademoiselle Irène me laissait seul dans sa chambre tout encombrée de bibelots étranges et surtout de coussins marocains, en cuir vert ou rouge, à dessins géométriques. Le piano lui-même m'inspirait une antipathie insurmontable et je songeai souvent à le « saboter » en jetant par exemple à travers les cordes un de ces objets de nacre et de perles dont j'ignorais l'usage et qui portaient des inscriptions à la main comme Dinan ou Le Tréport.

Je manquai toujours de courage et chaque soir, après la classe, je retournais chez mademoiselle Irène pour m'exercer au piano, tandis que mes camarades emplissaient la rue de leurs cris et de leurs appels.

Tout au long de cette affreuse période, je n'eus qu'une brève accalmie, celle que m'offrit l'étude de la « Méthode Rose ». Je me souviens en particulier d'un air oriental qui m'enchantait, que je répétais à mes amis et dont les premières mesures, d'une affligeante bêtise, devinrent notre indicatif et notre air de ralliement. Ensuite vinrent les sombres semaines de la Méthode Hannon. La seule vue des pages d'exercices, couvertes de signes funèbres, me faisait horreur. De plus, je regrettais, jusqu'au désespoir, mes heures de liberté, ces bonnes heures du soir, après la classe, les jeux avec mes camarades et la détente après une longue journée de contrainte à l'école.

Je dois dire que le souvenir de la Méthode Hannon reste inséparable des larmes de mademoiselle Irène.

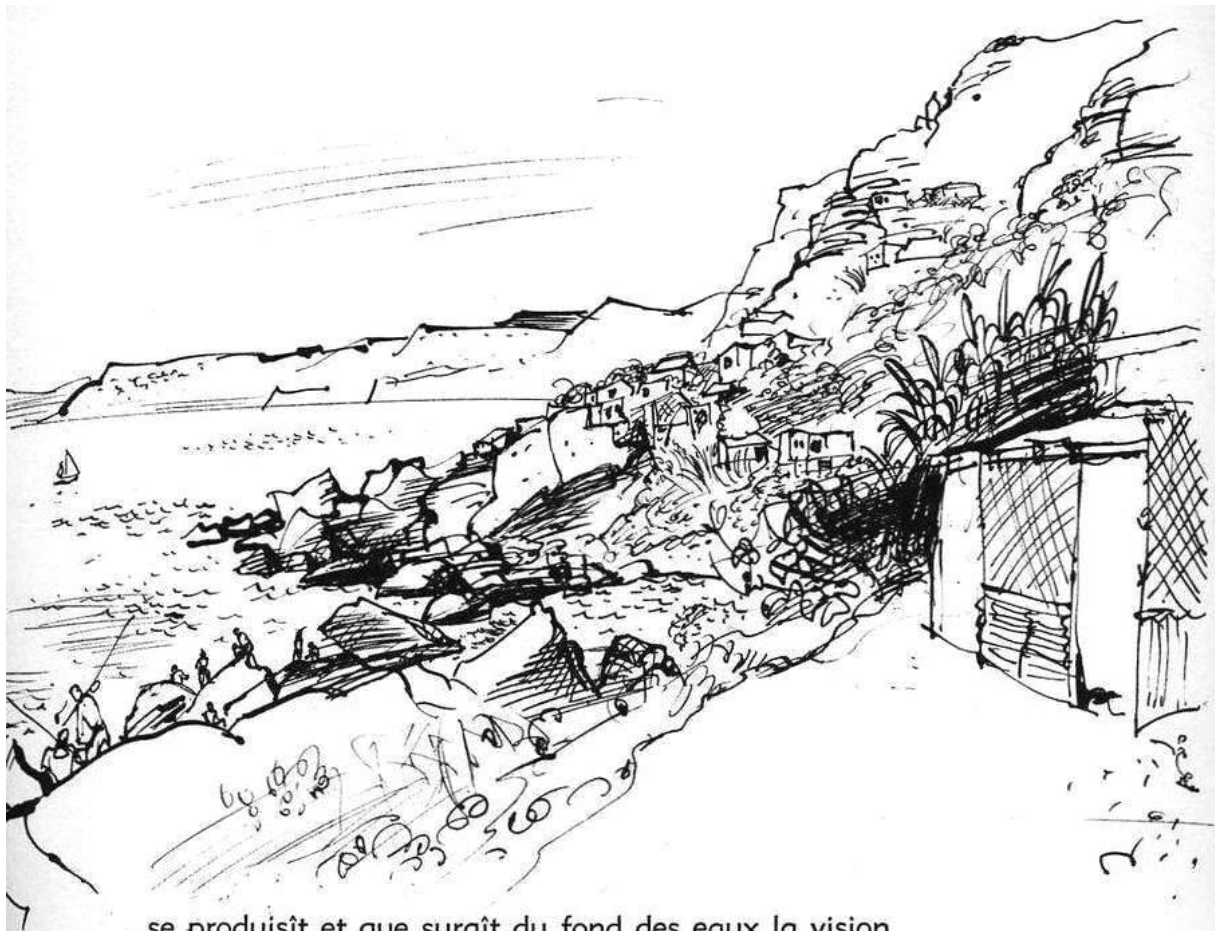
Ses fiançailles devaient traverser quelques vicissitudes car elle m'accueillait alors avec les yeux rouges et les paupières fripées et, parfois, tandis que je peinais sur les difficiles exercices de la Méthode exécrée, je l'entendais, près de moi, renifler. Son chagrin, d'une certaine manière, me faisait plaisir. Il me vengeait. Mais il me valait aussi des coups de baguette sur les mains, si je commettais quelque erreur. C'était une fine baguette d'osier qui sifflait méchamment lorsqu'elle s'abattait sur mes mains, sans que je puisse esquisser la moindre parade.

Enfin, mademoiselle Irène se maria. De ce fait, elle renonça à donner des leçons et je fus délivré. Comme aucun autre professeur n'enseignait dans le quartier, mon oncle abandonna lui aussi son projet et je ne tardai pas alors à reprendre de l'appétit et des couleurs. Longtemps, le son d'un piano me fit pâlir et je mis plusieurs mois à guérir de cette obsession.

Cependant, j'avais recommencé mes promenades du jeudi et du dimanche vers les criques de la Cueva del Agua ou les pinèdes parfumées du Murdjadjo.

Si, des falaises, je regardais trop longuement l'horizon et les cargos qui s'éloignaient, il me semblait alors que j'étais prisonnier et qu'à tout prix je devais fuir et rejoindre ces fumées.

Lorsque je montais à Santa-Cruz et me penchais aux parapets du fort, ce n'était pas toujours pour rêver en regardant la ville, en écoutant ses rumeurs. Vers le large, à la rencontre du ciel et de la mer, la tradition disait que, par temps clair, on distinguait les côtes d'Espagne. Et, les yeux clignés, j'attendais souvent que la lumière fût propice, que le miracle



se produisît et que surgît du fond des eaux la vision fabuleuse.

Cette nostalgie des ailleurs je l'entretenais, je l'ai dit, par mes lectures. Un de mes voisins, M. Epy, professeur au Lycée, se mit à me prêter des livres. Il en possédait un nombre impressionnant qui encombraient des rayons le long du couloir de son appartement.

Mme Epy parlait souvent de tous les jeter au feu. Elle était de petite taille, vive, remuante, agressive, et comme son mari était haut comme un grenadier, au cours de leurs querelles, agilement elle grimpait sur une chaise pour le menacer, front contre front et l'œil dans l'œil.

Elle me disait :

— Tu peux prendre tous les livres que tu veux ! Ce sont des nids à poussière ! Bon débarras !

Je partais de chez elle, les bras chargés de volumes.

A cette époque, j'avais déjà un peu abandonné la collection Taillandier et les petits hebdomadaires illustrés : « Cri-Cri », « L'Epatant », « Les Belles Images », et les sordides aventures des Pieds-Nickelés.

Un jour je choisis un livre d'un nommé Kropotkine et M. Epry en parut très amusé. Il avait une grosse face ronde à la Oliver Hardy, avec les mêmes petits yeux en boutons de bottines et, ce qui m'étonnait toujours, des touffes de poils qui lui sortaient des oreilles.

— Tu es trop jeune pour Kropotkine, dit-il.

Et du fond de l'appartement, la voix scandalisée de Mme Epry soudain se fit entendre :

— Je t'en prie, Gustave, ne fais pas lire des saletés à cet enfant !

A la suite de cet incident, le nom de Kropotkine resta longtemps lié dans mon esprit à des images « inconvenantes » comme on commençait à en trouver dans les journaux de mode, avec leurs réclames pour corsets et soutien-gorge.

Cependant, M. Epry me fit lire « Les Misérables », « Crime et Châtiment », « Don Quichotte » et aussi un ouvrage sur Napoléon, extrêmement sévère pour mon idole, ce qui me choqua.

Il me parlait beaucoup de l'Espagne qu'il visitait

chaque été et parfois même aux vacances de Noël ou de Pâques. Il avait passé quelque temps dans un village de Castille dont le nom était « Los Robles ». Et de me révéler que ce nom signifiait « Chênes » et qu'autrefois cette partie de la Castille avait été recouverte de forêts de chênes rouvres.

— C'est un très beau nom, me disait-il, et cela me comblait d'aise.

Du coup, je m'intéressai passionnément à mes origines. Je questionnais le professeur... Il paraît qu'à l'époque des batailles contre les Maures, les Rois Catholiques avaient emmené derrière leurs chevaliers les rudes bûcherons de Castille dont les hameaux portent encore des noms comme Los Robles, Robledal, Robledon, etc... Après la conquête de Grenade, ces soldats reçurent en donation des terres prises aux vaincus et laissèrent la hache pour la charrue. J'étais l'un des descendants de ces rois de la forêt, établis en Andalousie pour devenir cultivateurs, bergers ou éleveurs de taureaux.

Tout cela m'enchantait. J'imaginai la marche des fantassins de Castille, la hache sur l'épaule, par les chemins arides. Je rêvais à l'arrivée de ces hommes athlétiques et hirsutes dans les terres aimables du Sud et à leurs violences en pénétrant dans les douces villes arabes, ces paradis de fleurs, de palais aériens et d'eaux courantes...

De ma vie je n'avais vu de chêne ailleurs que dans les livres. Il n'en existait aucun dans ma ville ni dans les environs, mais je dessinais cet arbre sur la couverture de mes cahiers et il me plaisait que sur les képis des généraux on brodât des feuilles de chêne, symbole de la force.

Le Toni, à qui j'exposais l'affaire, ne montra aucun enthousiasme. Lui s'appelait « Fuentes », ce qui signifie « Fontaines » et il se trouva tout de suite un loustic pour remarquer :

— En somme, toi, tu fais de l'eau...

De ce jour, le Toni méprisa la généalogie, l'étymologie et jusqu'à l'Histoire d'Espagne, affirmant que, de toute manière, il était Français, fils de zouave, croix de guerre, héros du Chemin-des-Dames et que, « logiquement », son nom devrait se prononcer : « Fuinte ». Après tout, Napoléoné Buonaparté (toujours lui !) était bien devenu Napoléon Bonaparte !



XI

C'est avec la disparition de ma grand-mère que prit fin mon insouciance d'enfant. Après une brève maladie, ma grand-mère mourut tandis que j'étais à l'école. Lorsque je pénétrai dans l'appartement la vue des miroirs voilés par des draps, l'odeur de cire chaude et les sanglots qui sortaient de la chambre me donnèrent un si violent coup au cœur que je restai immobile à l'entrée, bouleversé et sans larmes.

Je devais beaucoup à cette femme simple et bonne et avec elle, une part de moi-même mourait aussi ce jour-là.

Ma mère dut renoncer à travailler en atelier. Mais ses employeurs l'autorisèrent à s'installer chez elle et chaque vendredi, une voiture de livraison venait lui apporter le linge et enlever les corbeilles déjà prêtes. Le chauffeur, un garçon d'une maigreur affligeante et qu'un rhume tenait toute l'année, promenait au bout d'un cou pelé une tête au nez gras et rouge.

Dans l'angle d'une pièce, ma mère avait fait installer un poêle spécial avec des facettes pour y appuyer

les fers à repasser. Deux ou trois de ces fers avaient le bord arrondi et servaient à « glacer » les cols et les manchettes.

Ma mère avait recueilli un chat à qui des inconnus avaient coupé les oreilles et la queue. Malgré ces mutilations, il ne manquait pas d'une certaine grâce et savait exprimer son affection d'une manière discrète et gentille. Installé toute la journée près du poêle, il menait désormais une vie de calife.

C'est vers cette époque que me vint une vive curiosité pour mon père que je n'avais pas connu. Jusquelà, ma mère l'évoquait parfois mais sans jamais insister. Par exemple, lorsqu'elle chantait, ce qu'elle faisait à peu près toute la journée en travaillant, elle s'arrêtait soudain pour me dire :

— Celle-ci, ton père l'aimait beaucoup...

Et il lui arrivait de me raconter comment, au temps de leurs fiançailles, mon père venait lui apporter des fleurs.

Il avait alors vingt-deux ou ving-trois ans et il ne lui restait déjà que quelques années à vivre. Les photographies que j'examinais de plus en plus souvent m'offraient l'image d'un jeune homme vigoureux, à l'œil clair, au sourire toujours teinté d'ironie amusée.

Vers ma treizième année, son absence commença donc à me tourmenter réellement, surtout après la mort de ma grand-mère. J'aurais aimé m'appuyer sur sa force et son affection. Peu à peu, je me mis à jalouser certains de mes camarades qui parlaient avec orgueil des mérites ou des exploits de leur père.

Que savais-je du mien ?

Parti pour Casablanca avec une équipe de maçons oranais qu'on devait employer à la construction d'un hôpital militaire, il avait été emporté par une épidémie de typhus.

Dans un coffret où ma mère conservait des souvenirs, je découvris le livret militaire de mon père. « Roblès Manuel, disait la page d'ouverture, né à Oran le 10 mars 1887. Profession : maçon. Cheveux et sourcils châains. Yeux gris... »

Ces yeux gris m'étonnaient toujours. Mon père était châain, presque blond. Moi, j'avais les yeux noirs de ma mère.

... « sait lire et écrire », disait encore le livret. Nageur ordinaire. Tireur de première classe... » Ce détail me faisait plaisir. J'avais là une sûre raison d'admirer celui qui était, comme on dit, « l'auteur de mes jours » et je ne manquais pas de le signaler au Toni comme si le fait que mon père eût mérité le titre de tireur de première classe me haussait moi-même au niveau des héros du Far West !

Il était mort quelques semaines avant ma naissance. Sa pensée se mit à me hanter au point que je ne cessai plus de presser ma mère de questions.

Elle me répondait en souriant et toujours avec un accent d'orgueil et de pudeur mêlés que je n'ai pas oublié.

Elle me raconta comment il venait à la nuit, chaque samedi, chanter sous ses fenêtres, accompagné souvent d'un guitariste de ses amis, et comme il avait

une belle voix et beaucoup de prestance, le long de la rue, par les soirs d'été, les gens se penchaient discrètement aux parapets des terrasses pour l'écouter.

Elle me parla de sa coquetterie, de ses soucis d'élégance qui le poussaient à ne jamais quitter le chantier sans avoir fait toilette et changé de vêtements, contrairement aux autres maçons qui préféraient retourner chez eux en tenue de travail.

Une seule fois, comme touché par un sentiment prémonitoire, il partit immédiatement après le signal d'arrêt. Dix ou quinze minutes plus tard, cet immeuble du boulevard Séguin dont s'achevait la construction, s'écroulait en ensevelissant plusieurs ouvriers. A quinze ans de distance, des conversations entre maçons du quartier m'apportaient encore l'écho de l'effroyable catastrophe !

Mon père devait avoir cette même nostalgie des ailleurs qui me lancinait. Marié depuis peu et alors que sa jeune femme attendait un enfant, il partit pour le Maroc, ce nouvel Eldorado.

Casablanca, en 1913, n'était pas la ville moderne qu'on découvre aujourd'hui. Au bord de l'Atlantique n'existait qu'une bourgade entourée des vestiges d'anciennes fortifications portugaises. Lorsque ma mère rejoignit son mari, elle prit un navire qui ne put accoster faute de la moindre installation portuaire. Elle débarqua, portée sur le dos par un grand nègre qui ne parvenait pas toujours à éviter les vagues les plus fortes ou à leur résister. Trempée mais ravie, elle retrouva mon père qui l'attendait sur la plage.

Leur bonheur, hélas ! dura peu.

Notre vie devint difficile et je dus céder de moins en moins aux sollicitations de ma bande. Lorsque, de la rue, le Toni sifflait l'appel tiré de la « Méthode Rose » : do, do-si-la, la-si-do... je lui faisais signe par la fenêtre que je renonçais à sortir. Je prenais conscience de mes responsabilités et, parfois, j'entendais ma mère confier en riant à ses amies que, vis-à-vis d'elle, je manifestais souvent une autorité aussi sourcilleuse que celle d'un mari.

Sans m'en ouvrir à personne, j'avais décidé d'aller en classe jusqu'à quatorze ans et d'abandonner ensuite mes études pour exercer une profession selon mes goûts. Ces goûts me portaient vers des métiers bizarres comme chasseur d'ours gris ou pêcheur d'éponges qui disaient clairement l'influence de mes lectures.

Je rêvais aussi d'explorer le Sahara et surtout de découvrir le mouvement perpétuel, découverte qui, à mon sens, nous aurait rendus riches d'un coup ma mère et moi, car je voulais qu'elle cessât de travailler. Et, en cachette, je montais mes appareils qui comportaient entre autres choses une énorme bonbonne de verre dans laquelle un dispositif d'élastiques et de bandes en caoutchouc devait faire rebondir une balle de liège, éternellement. Les résultats n'atteignaient jamais à la hauteur de mes vues généreuses, de ma tendresse filiale et de mes conceptions scientifiques. Après une éblouissante série d'évolutions la balle tombait au fond de la bonbonne où, cela va sans dire, j'avais fait le vide à l'aide d'une pompe à bicyclette. Mon éternité ne durait qu'une dizaine de secondes.

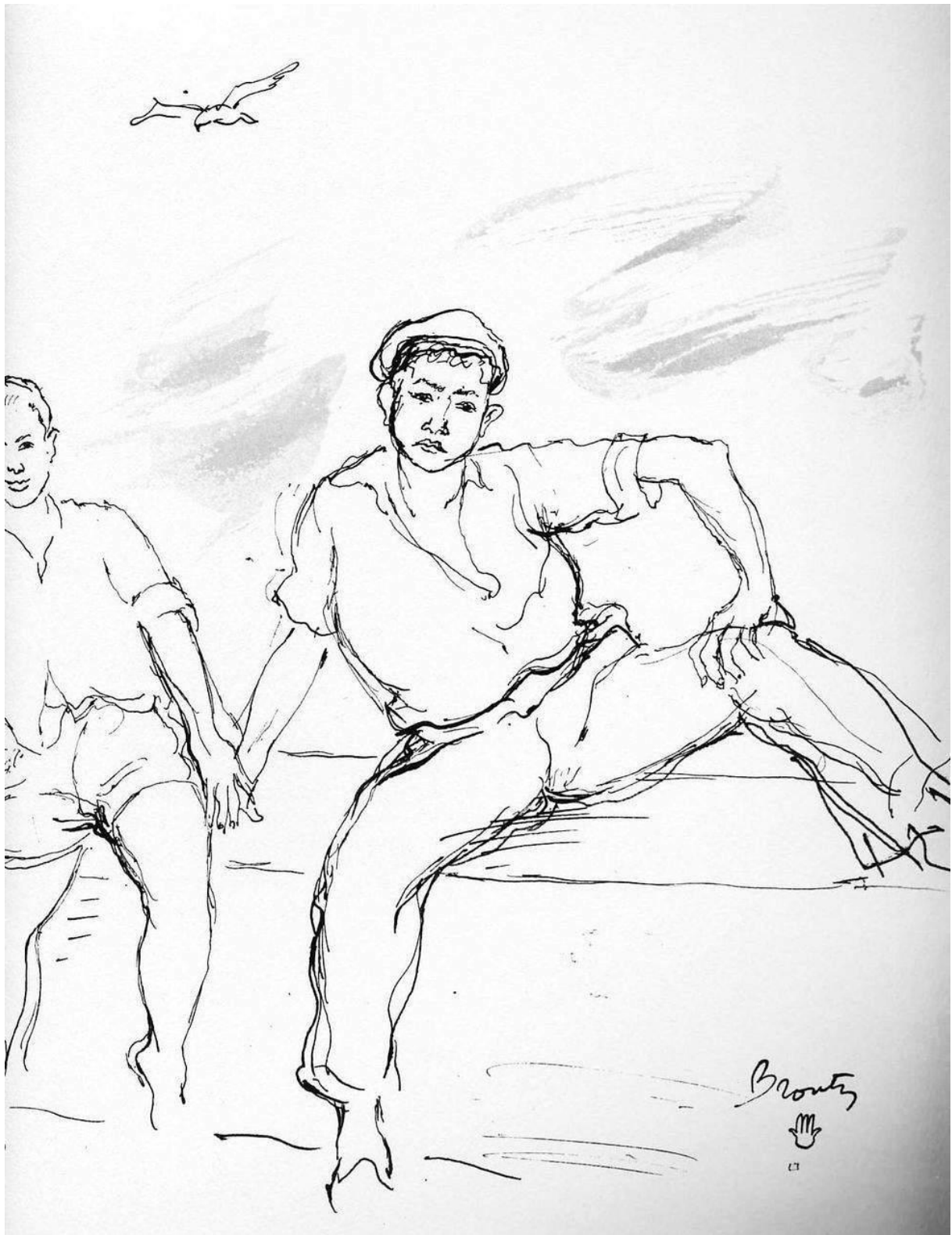
Pour ne pas laisser ma mère seule, dans son atelier envahi de piles de linge, je refusais même les invi-

tations aux fêtes traditionnelles comme celles de Pâques que l'on célébrait en famille sur le môle ou sous les pinèdes de Santa-Cruz, en mangeant des dragées, du nougat d'Espagne et, surtout, ces brioches appelées « mounas ».

D'une manière générale, je refusais toutes les invitations surtout dans la période où je m'entraînais pour la traversée du Sahara. Je m'astreignais, en effet, à rester le plus longtemps possible sans boire. Il arriva qu'après avoir réussi à tenir cinq jours sans absorber une seule goutte de liquide, ma voix se brisa. Je me mis à parler en chevrotant comme un vieillard. Ma mère s'affola et recourut comme d'habitude à l'un des deux remèdes qu'elle préférait : purge au sulfate de soude ou cataplasme à la moutarde. Dans le cas incriminé, aucun doute n'était possible et le cataplasme s'imposait. Je le supportai avec mon habituelle résignation spartiate et sans révéler les origines du mal ni trahir mes projets.

La traversée du Sahara serait dure, imposerait de nombreuses souffrances et je devais y préparer mon corps et mon âme. Mais l'exploit me rapporterait gloire et profit et nous arracherait, ma mère et moi, à la gêne.

C'est que j'avais ignoré jusque-là que j'étais pauvre. Peu à peu j'apprenais qu'il me faudrait plus de courage et de valeur qu'à bien d'autres pour affronter l'avenir. Cet avenir ne me faisait pas peur. Je souhaitais grandir très vite, devenir rapidement un homme et livrer, les yeux ouverts, ces batailles d'homme pour lesquelles, déjà, je me croyais armé.



ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE
15 MAI 1961, SUR LES
PRESSES DES ÉDITIONS
BACONNIER A ALGER.
DÉPOT LÉGAL N° 1849/956